

DES

ERREURS POPULAIRES

RELATIVES

A LA MÉDECINE.

Ouvrages du MÊME AUTEUR *que l'on trouve chez les mêmes Libraires.*

NOUVEAUX ÉLÉMENS DE PHYSIOLOGIE, quatrième édition. 2 vol. in-8. brochés. 12 fr.

NOSOGRAPHIE CHIRURGICALE, seconde édition. 4 vol. in-8. brochés. 24 fr.

DES
ERREURS POPULAIRES
RELATIVES
A LA MÉDECINE,

PAR M. RICHERAND,
Professeur de la Faculté de Médecine de Paris, etc. etc.

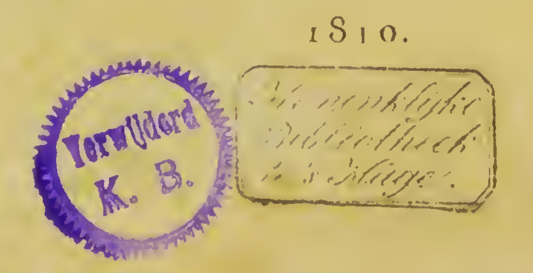
Odi profanum vulgus, et arceo.
HORAT. Carm. lib. 3, od. 1.

DE L'IMPRIMERIE DE CRAPELET.

A PARIS,

Chez CAILLE et RAVIER, Libraires, rue Pavée Saint-André-des-Arcs, n° 17.

1810.




WELLCOME
HISTORICAL
LIBRARY

AVERTISSEMENT.

Ouvrir ce livre pour y trouver une recette contre le mal dont on se croit atteint, ce seroit commettre une méprise; trop d'écrivains ont voulu persuader au peuple que la médecine est un art domestique dont chacun peut accommoder les préceptes à son usage particulier. Le but de cet ouvrage est diamétralement opposé. On se propose de prouver aux gens du monde, qu'il n'est pas de science moins accessible pour eux, et dont l'application soit à-la-fois plus difficile et plus dangereuse.

Les ridicules des médecins ne sont pas traités avec plus de ménagement que les préjugés du vulgaire. En essayant de les peindre, l'auteur a eu

constamment sous les yeux ce sage précepte d'Horace : *Parcere personis, dicere de vitiis*, épargner les individus en blâmant leurs défauts. Au reste, s'il cherche à détromper une foule de gens trop crédules, il s'attend à trouver beaucoup d'incrédules.

> L'homme est de glace aux vérités,
> Il est de feu pour le mensonge.

DES ERREURS POPULAIRES RELATIVES A LA MÉDECINE.

INTRODUCTION.

On traitera dans cet ouvrage, non-seulement des erreurs familières au peuple, mais encore de celles que commet chaque jour le *vulgaire des médecins*. Par le mot peuple, il faut entendre et la populace exclusivement vouée par la nécessité au soin de pourvoir à sa subsistance, et avec elle les esprits les plus brillans et les plus cultivés. Ce sont principalement ces derniers qui, abusant des ressources d'une imagination trop active, créent sur ce qu'ils ignorent les hypothèses les moins vraisemblables, et contribuent à propager les plus funestes erreurs. L'homme grossier et qui

souffre, calme et docile, permet à la nature de le guérir et au médecin de la seconder : ceux qui jouissent, au contraire, de tous les avantages d'une éducation soignée, viennent-ils à invoquer nos secours, *nous leur demandons ce qu'ils sentent, ils nous répondent ce qu'ils pensent ;* celui-là prétend avoir le *sang brûlé* ou même *calciné,* celui-ci soutient que ses nerfs sont *crispés,* et mille autres absurdités du même genre. Ils ont puisé ces erreurs dans le commerce du monde (1), elles y circulent

---

(1) Voyez les Lettres de madame de Sévigné, tom. 6, pag. 99 ; comme elle disserte avec complaisance sur les avantages et la préparation des bouillons de vipères, spécifiques, selon elle, contre plusieurs maux. Je préfère néanmoins citer le passage suivant, tom. 4, pag. 429, parce qu'il renferme une vérité morale ornée de toutes les graces du style épistolaire. « Elle (madame de La Fayette) prend » des bouillons de vipères qui lui redonnent une ame » et des forces à vue-d'œil. Elle écrit que cela vous » seroit admirable. On coupe la tête et la queue à » cette vipère, on l'ouvre, on l'écorche, et toujours » elle remue ; une heure, deux heures, on la voit tou- » jours remuer. Nous comparâmes cette quantité d'es-

librement, et adoptées sans examen, elles règnent sans contradiction.

L'erreur, reçue et transmise, jette chaque jour des racines plus profondes, se perpétue d'âge en âge, acquiert sans cesse une valeur nouvelle, et le colosse devient or sans que ses pieds cessent d'être d'argile. Veut-on un exemple de ce que le temps ajoute à l'erreur de force et d'autorité?

Il est une erreur presqu'aussi ancienne que le monde, qui remonte à nos traditions historiques les plus reculées, et qui bien reconnue par les médecins éclairés, est encore répandue presqu'universellement parmi les ignorans et chez le peuple.

» prits si difficiles à appaiser, à de vieilles passions, » et sur-tout à celles de ce quartier, que ne leur » fait-on point? On dit des injures, des rudesses, des » cruautés, des mépris, des querelles, des plaintes, » des rages, et toujours elles remuent; on n'en sau- » roit voir la fin. On croit que quand on leur arrache » le cœur, c'en est fait, qu'on n'en entendra plus » parler; point du tout: elles sont encore en vie, » elles remuent encore ».

Bannie de la médecine humaine, elle s'est réfugiée de nos jours dans l'art vétérinaire. Je veux parler, du fabuleux dictame, des spiritueux, des baumes et de l'abus des onguens de toute espèce et des emplâtres appliqués au traitement des blessures récentes.

Comme il s'agit de combattre l'erreur par l'évidence, on ne dira rien des points encore contestés; aucune opinion douteuse, ne se trouvera mêlée à ce que nous exposerons d'après l'assentiment unanime des personnes instruites. On ne parlera point non plus des remèdes secrets et de toutes les inventions du charlatanisme, quelque grande qu'ait été (1), ou que soit encore la vogue dont elles jouissent; elles tombent bientôt d'une existence éphémère dans le

(1) C'est sur-tout en ce genre que l'extravagance et la crédulité humaines ont comblé la mesure. Témoin ce Babylonien nommé *Arnoult*, dont parle Voltaire dans une note de Zadig, et qui, de son temps, guérissoit toutes les apoplexies, dans les gazettes, avec un sachet pendu au cou.

plus profond oubli. Il ne s'agit ici que de ces pratiques erronées, auxquelles le temps, bien loin de les détruire ou même de les affoiblir, prête chaque jour sa sanction et son appui : on n'a pas non plus la prétention d'avoir rassemblé toutes les erreurs relatives à la médecine, on s'est contenté de signaler les plus répandues, et par conséquent les plus dangereuses.

Ce que nous avons à dire se trouve divisé en trois parties. Dans la première, on traitera des erreurs touchant l'éducation physique des enfans; dans la seconde on parlera de celles qui sont relatives à la santé et à sa conservation; la troisième comprendra les erreurs nombreuses concernant les maladies et leur traitement.

Qu'il me soit permis, en terminant cette Introduction, d'exprimer un vœu : Je voudrois que les hommes les plus éclairés en morale, en politique et sur toutes les autres parties des sciences et des arts, se réunissent pour publier un recueil des

erreurs les plus accréditées sur chacun des objets dont ils s'occupent. Une pareille confédération auroit, sans contredit, les résultats les plus avantageux. Il est vrai qu'en dernière analyse, leurs productions deviendroient inutiles par leur efficacité même; mais, semblables aux guerriers morts pour la patrie, leur existence passagère ne seroit ni sans gloire, ni sans utilité.

Quand on travaille sur les connoissances humaines, a dit avec raison un sage du dernier siècle (1), on trouve plus d'erreurs à détruire que de vérités à établir. Entreprendre d'extirper les erreurs dont certaines sciences se trouvent infectées, ce seroit en essayer la complète réfutation. Des plaisans diront peut-être que la médecine est de ce nombre. On traitera des erreurs relatives à la médecine et à la chirurgie; sous le rapport des principes généraux et de l'enseignement,

---

(1) Condillac, Art de penser, part. 1re, chap. 2.

ces deux parties de la même science sont absolument inséparables.

Je déclare ici que l'on ne peut combattre et réfuter cette série de recherches et de travaux, que par une suite de travaux et de recherches. Les attaquer avec les préjugés dont on est imbu dès l'enfance, et tenter de les défendre contre cette espèce d'agression, ce seroit vouloir tomber dans une éternelle logomachie, entrer en des disputes frivoles sans fin et sans fruit, tourner dans un cercle vicieux dont il n'est plus facile de sortir, du moment où l'on y est entré. Je ne dispute point, disoit Mallebranche, en parlant des journalistes de Trévoux, contre des hommes qui publient un livre toutes les semaines ou tous les mois. Qu'auroit-il dit de ceux qui impriment tous les jours?

Le poète philosophe qui m'a fourni l'épigraphe mise à la tête de ce livre, après avoir exprimé son mépris pour le vulgaire, demande à ses lecteurs, par les

mots suivans, *favete linguis*, de l'attention et de la bienveillance. Je suivrai son exemple en ce point.

PARTIE PREMIÈRE.

Erreurs touchant l'éducation physique des enfans.

A PEINE l'enfant, dégagé des liens qui l'unissoient à sa mère, vient-il au jour, que l'Erreur, cette reine du monde, s'en empare et le range au nombre de ses sujets. La sage-femme s'efforce de façonner sa tête, sans faire attention que le crâne, composé d'os élastiques et mobiles à cet âge, peut bien céder à une pression momentanée, mais revient sur lui-même et reprend sa forme primitive au moment où l'effort vient de cesser. Lorsque, dans un accouchement pénible, la tête traversant un passage trop étroit, s'étant allongée et filée en quelque manière au travers du bassin, a pris la forme d'un fuseau, on la voit reprendre d'elle-même, au bout de quelques heures, la figure qu'elle doit conserver. Pour la changer, il ne fau-

droit rien moins qu'une pression constante et long-temps continuée. C'est en la maintenant serrée entre deux planches durant au moins six mois, que les Sauvages de l'Orénoque parviennent à aplatir la tête de leurs nouveau-nés. C'est ainsi sans doute que les *Macrocéphales*, dont parle Hippocrate, étoient parvenus à allonger la tête de leurs enfans, au point que cette conformation, devenue héréditaire, faisoit le caractère distinctif de la peuplade. Les manipulations que se permet la sage-femme joignent le danger à l'inutilité; en pressant ainsi l'extérieur de la boîte osseuse encore tendre et flexible, elle peut meurtrir le cerveau, pétrir en quelque sorte cet organe délicat, et lui imprimer des altérations profondes. Qui assureroit que certains vices de l'entendement ne dépendent point, chez quelques individus, de cette manœuvre imprudente?

Dans cet examen des erreurs relatives à l'éducation physique des enfans,

nous aurons occasion de rectifier les idées que J. J. Rousseau a exposées dans son *Émile*; à Dieu ne plaise que je m'érige en censeur déclaré d'un talent aussi sublime! tant d'autres orateurs réussissent à convaincre sans persuader! Celui-ci, sans nous convaincre tout-à-fait, nous entraîne et nous persuade. Ici, comme en politique et en morale, ses idées sont ordinairement justes, et ne deviennent fausses que pour être outrées. Peut-être, en mettant de l'exagération dans la vérité même, a-t-il voulu frapper avec plus de force que de justesse, et porter les hommes au-delà du vrai, certain de leur coupable indifférence pour le goûter et pour le suivre.

La négligence et l'oubli des sentimens naturels sont un des symptômes les plus assurés de la décadence des sociétés. Lorsqu'après quatorze siècles environ de durée, notre ancienne monarchie penchoit vers une ruine apparemment inévitable, les préjugés et la mode régnoient avec un

tel empire, que les femmes, mettant en oubli leurs devoirs les plus sacrés, et faisant taire les sentimens les plus doux, se refusoient au bonheur d'allaiter leurs enfans. Peu s'en falloit qu'elles ne voulussent plus devenir mères. Le même relâchement, la même corruption dans les mœurs s'étoient fait remarquer à Rome vers le deuxième siècle; les petites maîtresses de ce temps-là, semblables aux contemporaines de J. J. Rousseau, ne remplissoient point en entier les saints devoirs de la maternité, comme nous l'apprend Aulugelle, qui, dans la seconde de ses *Nuits attiques*, introduit le philosophe Favorinus auprès d'une jeune dame romaine nouvellement accouchée, et met dans sa bouche une exhortation aussi touchante que les pages les plus éloquentes de l'*Émile*...

Doué d'une imagination moins riche et moins brillante, d'une ame moins ardente et moins passionnée, d'une éloquence moins persuasive que le philosophe de Genève, Aulugelle se contient

mieux aussi dans les bornes du vrai ; il ne va pas, comme lui, jusqu'à faire de l'allaitement un devoir auquel il n'est permis à aucune mère de se soustraire, ni jusqu'à dire que *l'enfant ne peut avoir de nouveau mal à craindre du sang dont il est formé.* Jamais paradoxe ne fut plus facile à réfuter.

Ce n'en seroit point un, si nous n'éprouvions point une transmutation continuelle dans nos molécules constitutives ; si au bout d'une certaine période de temps, nos organes n'éprouvoient point un renouvellement total ; si l'assimilation de la matière nourricière à nos organes qui se l'approprient et la transforment en leur propre substance par une véritable transubstantiation, ne changeoit pas sans cesse notre être matériel ; mais semblable au navire fabuleux des Argonautes, si souvent réparé pendant le cours d'une navigation longue et périlleuse, qu'il ne conservoit à son retour aucune pièce de sa construction première, la machine

animale se détruit sans cesse, et considérée à deux époques différentes de sa durée, elle ne contient pas une seule des mêmes molécules. Il importe donc de substituer à une mère malsaine, entachée du vice scrophuleux ou dartreux, par exemple, une nourrice pleine de santé et de vigueur. Son lait produira peu à peu sur le nouveau-né ce qu'un bon régime opère sur un malade. Les parties vicieuses seront successivement modifiées et remplacées par des molécules plus convenables, et par l'accomplissement lent et gradué du mouvement nutritif, par la substitution prolongée d'élémens meilleurs, l'enfant éprouvera, à la longue, une régénération presqu'entière. Ajouterai-je à ces cas, dans lesquels l'allaitement maternel seroit évidemment préjudiciable, celui où cette fonction fait courir les plus grands dangers à une mère délicate, déjà atteinte d'une phtisie mortelle, ou dont l'accroissement n'est point encore terminé? Combien d'obstacles peu-

vent encore provenir du vice même du sein, de l'excessive grosseur du mamelon, etc. ?

Doit-on baigner les nouveau-nés dans l'eau froide ? J. J. Rousseau en donne le précepte non moins dangereux. Le froid, quoiqu'indirectement fortifiant par la réaction vitale qu'il occasionne, est essentiellement débilitant, comme l'ont très-bien vu Brown et ses sectateurs ; il faut, pour résister à son action, pour qu'elle tourne au profit de l'économie, un certain degré d'énergie et de force dont l'enfant manque dans les premiers mois de sa vie. Invoquera-t-on en faveur des bains froids, la coutume ancienne ? Il est vrai qu'à Sparte on plongeoit le nouveau-né dans les eaux glacées de l'Eurotas ; sans doute le Lacédémonien qui résistoit à cette épreuve devoit être robuste et endurci, mais combien d'enfans foibles et délicats ne pouvoient y survivre ? Dans les républiques anciennes, un être valétudinaire étoit un fardeau pour l'Etat, inca-

pable de le défendre dans des guerres continuelles où la force du corps décidoit presque seule de la victoire ; mais dans nos sociétés modernes, outre qu'il seroit barbare de condamner à la mort tout être foible en naissant, l'expérience prouve que l'enfant le plus débile à l'instant de sa naissance, étonne dans la suite par sa force et par sa vigueur. Rien n'a été plus funeste que l'emploi inconsidéré de ce moyen, et la pratique ordinaire de laver le nouveau-né avec de l'eau tiède et un peu de vin me semble bien préférable. « Laissons aux Sarmates, dit Galien, aux » Germains, nations septentrionales, aux » ours et aux lions, non moins barbares » qu'elles, l'usage de plonger leurs enfans » nouveau-nés au sein des eaux glacées, » ce n'est point pour elles que j'écris ».

C'est au bout de quelques années, lorsque tous les organes accrus et affermis sont animés du feu de la jeunesse, que les bains froids deviendront profitables. Ils excitent alors un mouvement de réaction

qui tourne à l'avantage des organes d'abord opprimés par l'influence du froid, comme les tempêtes de l'adversité donnent au moral de l'homme, lorsqu'elles ne vont point jusqu'à l'abattre, plus de profondeur et plus de force.

En brisant les entraves du maillot, Rousseau a rendu un service des plus signalés à l'espèce humaine; mais une erreur analogue subsiste encore. On emploie de nos jours, pour redresser les os courbés des enfans nés rachitiques et débiles, divers appareils et des machines dont l'usage n'est pas moins pernicieux. L'inaction à laquelle sont condamnés ces petits individus qui se trouvent comme écrasés sous leur poids, est mille fois plus nuisible que le soutien qu'on prête à leurs membres ne leur est utile. Les muscles inactifs languissent, et tombent bientôt dans un dépérissement absolu et irrémédiable.

Les accidens de la dentition, si funestes aux enfans nouveau-nés, que, suivant le calcul de plusieurs savans, un

quart au moins des enfans nés à une époque fixe périt dans le cours de la première année, sont la source de beaucoup d'erreurs. Je me contenterai de blâmer ici la pratique de plusieurs médecins qui, ne voyant point dans les dévoiemens dont l'enfant est tourmenté, l'effet d'une sympathie existante entre ses dents et son tube intestinal, s'obstinent à l'arrêter, et l'accablent de remèdes superflus.

Faut-il prolonger l'allaitement jusqu'à l'éruption complète des dents de lait, ou la sortie des vingt-quatre premières? Ce travail ne s'achève que vers le milieu de la troisième année. L'enfant pour lequel on suivroit cette méthode, tette, dit-on, l'esprit. Elle a cependant en sa faveur l'expérience de l'un des plus grands accoucheurs de l'Europe, qui l'a fait mettre en pratique pour ses enfans foibles et délicats. Elle n'est point blâmable, lorsqu'on mêle par degrés des alimens plus solides au lait que la nature substitue au sang dont l'enfant se nourrissoit dans l'état de

fœtus, et ne retarde point les progrès de l'intelligence.

La nature, comme on l'a dit, ne fait rien d'une manière brusque, mais opère par degrés insensibles. Le fœtus ne s'alimente que du sang qui lui arrive de la mère; avant qu'il vienne à la lumière, sa puissance vitale est si bornée, qu'il doit recevoir une liqueur toute animalisée, toute préparée à subir l'action des facultés nutritives. Lorsqu'il a vu le jour, ses forces se sont accrues, il peut être chargé d'une plus grande part dans le travail, il lui suffit que l'aliment ait subi la première élaboration que lui fait éprouver l'appareil digestif; mais ce n'est pas seulement pour la préparation de sa nourriture que l'enfant nouveau-né a besoin des secours de la mère, ses poumons délicats et imparfaitement développés n'échauffent point assez le sang qui les traverse, la chaleur seroit au-dessous de ce qu'exigent les besoins de la vie, si la mère ne suppléoit à ce défaut en lui transmet-

tant de sa propre chaleur. Elle le presse doucement contre son sein, le réchauffe de son haleine, et par cette sorte d'*incubation* maternelle, elle lui continue l'influence calorifique à laquelle elle le soumettoit pleinement pendant qu'il faisoit encore partie d'elle-même. En outre, elle sent pour lui, l'éloigne de tous les dangers, devine ses besoins, se prête à son langage, et cette communication morale si touchante qui s'établit entr'eux, supplée aux liens relâchés, mais non pas détruits, de la communication physique. L'enfant ne se détache donc que par degrés de celle dont il tient le jour. Ce n'est qu'en avançant en âge qu'il acquiert les moyens de vivre dans l'indépendance.

Je ne réfuterai point ici l'erreur commune sur les taches de la peau, ou *envies* que les enfans apportent en venant au monde, et que le vulgaire attribue à l'imagination de la mère. Ce sont des vices de conformation, de véritables monstruosités, résultats des dérangemens de la nu-

trition, ou des maladies que le fœtus éprouve au sein de la mère ; car nous pouvons souffrir (1) avant de naître. Un auteur allemand a fait sur cette seule question un ouvrage volumineux. Il y combat cette erreur par une multitude de raisons décisives, et maniant tour à tour le sérieux et la plaisanterie, dans sa légèreté vraiment germanique, il va jusqu'à dire que si l'erreur étoit fondée, les enfans seroient presque tous souillés par l'image d'une partie que je ne peux nommer, et qu'il prétend être l'objet de la convoitise du plus grand nombre des femmes enceintes, sur-tout vers les troisième ou quatrième mois de la grossesse. L'auteur allemand écrit en latin, et nomme chaque chose par son nom, *mais le lecteur français veut être respecté.*

Parlerai-je ici de ces colliers dont une mère superstitieuse entoure le col de son

(1) C'est-à-dire, être malades, car je ne pense pas que le fœtus puisse avoir la conscience de la douleur.

enfant, dans le dessein de rendre l'éruption des dents plus facile, et traiterai-je d'autres opinions erronées peu importantes sur son régime? Mais tonner contre de pareilles erreurs, ne seroit-ce point emprunter la massue d'Hercule pour écraser un insecte?

PARTIE DEUXIÈME.

Des Erreurs relatives à la santé et à sa conservation.

LA santé est le premier des biens, a dit sans doute un malade, car de la façon dont on nous voit jouir d'un bien aussi précieux, nous ne semblons pas y attacher un grand prix. Echappé moi-même, il y a quelques semaines, aux périls d'une fièvre maligne, précédée par les accidens spasmodiques les plus dangereux, je jouis de la santé comme d'un bien qui ne me fut jamais ravi; tant est peu durable le souvenir de la douleur passée, tant il est vrai que pour sentir la valeur de la santé, il faut en éprouver la privation. L'école de Salerne a néanmoins, depuis plusieurs siècles, rassemblé toutes les règles relatives à sa conservation, mais l'erreur semble avoir présidé à la rédaction de cette espèce de code et en avoir dicté plusieurs lois.

La santé, cet état si desirable, n'est pas même encore bien définie : si l'on entend par-là l'exercice libre, régulier et facile des diverses fonctions dont l'ensemble et la succession constituent ce que l'on nomme la vie; rien n'est sans doute plus aisé à concevoir ; mais si, comme les anciens, on veut dire un équilibre parfait dans la machine humaine, de telle sorte que toutes les actions qui s'y exécutent se balancent mutuellement, et qu'aucune ne l'emporte sur les autres, rien n'est plus chimérique.

L'instabilité, des variations continuelles dans les actions qui s'y exercent, forment en quelque sorte le caractère propre et comme spécifique des corps animés et vivans : différens en cela des machines inertes, dont tous les phénomènes sont appréciables et s'exécutent d'une manière constante, uniforme, rigoureuse et calculable, les actes de l'économie animale s'accélèrent, se retardent, s'interrompent, reprennent après une suspension

plus ou moins longue, offrent enfin une vicissitude continuelle et des changemens frappans à l'observateur qui en est pour la première fois le témoin. On pourroit dire que sur cette scène de la vie, à l'exécution de laquelle tant d'organes concourent, et conspirent, pour nous servir de l'expression du père de la médecine, jamais deux rouages ou organes essentiels n'agissent simultanément; le repos de l'un est nécessaire à l'action de l'autre, comme on le voit manifestement dans une digestion laborieuse, dans toute contention forcée de l'esprit, etc. La santé étant un état perpétuellement variable, il ne faut point s'étonner que tant d'hommes paroissent si peu certains d'en jouir, et vivent dans une appréhension continuelle de la perdre. De-là naît la classe nombreuse des malades imaginaires, toujours effrayés du plus léger changement qui s'opère dans leur économie, observateurs trop scrupuleux des moindres phénomènes, et qui, comme on l'a dit, troublant leur digestion

en y songeant, tournent à leur détriment l'activité d'une imagination inquiète.

Donnant une attention trop grande aux moindres changemens qu'ils éprouvent, ils se croyent à chaque instant menacés de quelque dérangement fâcheux, ils imaginent mille précautions pour le prévenir; c'est d'eux qu'est venue cette multitude innombrable de remèdes, de recettes et de pratiques prétendues préservatives, qui font de la vie entière une longue maladie. Vivre, a dit avec raison Martial, ce n'est point jouir de l'existence, mais de la santé, *non est vivere, sed valere, vita.* Parmi ces précautions superflues, lorsqu'elles ne sont pas nuisibles, les purgatifs et les saignées tiennent le premier rang. Il est des personnes qui, à chaque révolution lunaire, à chaque changement de saison, aux époques des équinoxes ou des solstices, ne manquent point de s'administrer un purgatif, dans la vue de prévenir la maladie; et cela lorsque les

digestions sont les meilleures, lorsque ni la perte de l'appétit, ni l'amertume de la bouche, ni l'état de la langue n'offrent la moindre indication. En provoquant ainsi un trouble momentané dans l'action du tube intestinal, en irritant sa surface intérieure, on obtient l'évacuation d'une grande abondance de matières, on augmente la secrétion des mucosités qui enduisent sa surface interne, on procure la sortie d'une énorme quantité de *glaires* : l'individu se félicite d'avoir chassé de son corps cette abondance de fluides qu'il croit hétérogènes, et le charlatan effronté qui, sous le nom de poudre contre les glaires, lui a vendu à haut prix des paquets d'une substance purgative, s'applaudit de sa crédulité. Quelques-uns, parmi ces derniers, plus impudens et plus dangereux, administrent, sous le nom de purgatifs de précaution, certaines substances résineuses : celles-ci irritent plus vivement; du sang coule mêlé aux mucosités; c'est alors que le charlatan triomphe et prétend que son

secret, qui n'en est point un pour tout homme médiocrement instruit, remplit à-la-fois l'office de purgatif et de saignée, c'est un remède vraiment divin, aucun mal ne lui résiste. Heureux le malade trop confiant, lorsque des purgations de cette espèce trop répétées, ne finissent point par ulcérer l'intérieur du tube digestif, et produire des suppurations et des consomptions mortelles.

Quant aux saignées de précaution leur danger n'est ni moins évident, ni moins certain. Le paysan sain et robuste est, en certains pays, dans l'usage immémorial de confier son bras, au retour de chaque printemps, au barbier de son village. Cette perte d'une certaine quantité d'un fluide si nécessaire à la vie, n'a point de suites fâcheuses. Un affoiblissement momentané en est le seul résultat chez les hommes jeunes et vigoureux, mais pour les vieillards et pour les êtres débiles, voici quels en sont les inévitables effets. L'homme avancé en âge tombe dans un affoiblis-

sement dont il ne se relève qu'avec beaucoup de peine, ou devient hydropique. L'adulte débile court les mêmes dangers, et tout au moins se charge d'un embonpoint incommode, par suite du relâchement qu'occasionne la saignée dans le système graisseux.

Ce n'est pas que nous voulions proscrire absolument les purgatifs et les saignées de précaution. Lorsque chez certains individus, les digestions se dépravent ou que la constipation refuse de céder à l'usage des alimens relâchans, sans doute il est prudent d'administrer un purgatif, dans la vue de débarrasser les entrailles de cette surcharge incommode et qui peut devenir le levain d'une affection gastrique ; sans doute lorsque l'état du pouls, la coloration du visage et quelques autres signes précurseurs indiquent une apoplexie imminente, il convient de pratiquer une saignée, dans la crainte que le fluide destiné à entretenir la vie ne vienne à l'éteindre, en opprimant un de ses instrumens les plus néces-

saires; mais purger et saigner dans un état de santé parfaite et à de certaines époques fixes, c'est sans contredit une chose déraisonnable. De semblables usages sont d'autant plus pernicieux, que l'on en contracte bientôt la fâcheuse habitude, et que rien n'est plus dangereux que de les interrompre. Plusieurs maladies, comme l'observe Stalh, sont dues, en Allemagne, à l'interruption d'une évacuation à laquelle on s'étoit habitué. L'économie animale s'accoutume, en effet, à ces pertes intempestives et au travail nécessaire pour les réparer; le travail continue lorsque l'évacuation a cessé : de-là naît une surabondance d'humeurs nuisibles à la santé : état *contre nature*; comme disent encore les médecins, quoique depuis long-temps Michel Montaigne leur ait appris, dans ses *Essais*, qu'*il y a des choses contre la coustume, mais rien contre la nature, car tout est en elle et selon elle.*

Pour mettre quelqu'ordre dans la réfu-

tation des erreurs relatives à la santé et à sa conservation, il nous faut suivre la division reçue de l'hygiène, et parcourir successivement les six choses improprement nommées non-naturelles; ce sont, *l'air, les alimens* et *les boissons, les vêtemens, l'exercice* et *le repos, les diverses excrétions, le sommeil* et *la veille*, et *les affections de l'ame.* Sur chacun de ces objets, qui font la matière de l'hygiène ou de l'art de conserver la santé et de prévenir les maladies, nous aurons occasion de combattre des erreurs aussi répandues qu'elles sont grossières.

Cette partie de la physique, que l'on nomme *Eudiométrie*, ce qui veut dire, mesure de la pureté de l'air, est loin encore de réaliser ce que promet son nom et les espérances qu'on en avoit conçues : les instrumens eudiométriques ne peuvent nous instruire que des proportions de la partie respirable contenue dans l'atmosphère, et sa salubrité n'est point du tout proportionnée à la quantité de ce prin-

cipe: les débris volatilisés de diverses substances, soit végétales, soit animales, les matières qu'exhalent les corps vivans s'y mêlent incessamment et en altèrent la pureté. Ces matières volatilisées au sein de l'atmosphère s'y putréfient, et portées dans les poumons par la respiration, elles y deviennent le germe des maladies les plus funestes, lorsque les fumigations inventées avec tant d'avantage par M. Guyton de Morveau ne sont point employées à les neutraliser et à les détruire. L'analyse comparée de l'air pris sur les Alpes, dans les marais de la Lombardie et dans les rues les plus infectes et les plus étroites de Paris, y démontre une quantité à-peu-près égale d'air vital, et cependant ceux qui respirent le premier jouissent d'une santé robuste, tandis que les habitans des plaines de la Lombardie et ceux qui peuplent les rues basses et humides voisines de la Seine, sont pâles, hâves, défaits, et traînent habituellement une vie languissante.

Il convient de consigner ici une opinion relative à l'insalubrité des grandes villes: Paris y fait évidemment exception. Rien n'y est moins fréquent que les maladies épidémiques; celles qui méritent ce nom y présentent rarement un caractère de malignité, et on y voit un aussi grand nombre d'octogénaires que par-tout ailleurs. Il me semble que plusieurs causes y combattent les mauvais effets attachés à toute grande réunion d'hommes dans un petit espace: d'abord sa situation au milieu d'une plaine immense sans cesse parcourue par les vents qui, dans toutes les directions possibles, balayent à chaque instant les vapeurs et les émanations qui s'en élèvent; puis la nature sèche et sablonneuse de son terrein, qui en absorbe facilement une autre partie; ajoutez les excellentes qualités de l'eau de la Seine, éminemment digestive par la liberté qu'elle entretient dans les organes gastriques chez ceux qui en font un usage convenable. L'air, les eaux et les lieux nous présentent donc un

heureux assemblage des qualités les plus désirables.

On croit généralement que de grands feux allumés purifient l'air, et sont capables de détruire les germes contagieux que l'on y suppose répandus : c'est une erreur. Les virus desquels dépendent les maladies contagieuses, celui de la peste d'orient, le plus redoutable de tous, ne se répandent point dans l'air que nous respirons : sans cela l'espèce humaine ne pourroit résister à un fléau aussi terrible. Il est bien prouvé qu'il s'attache aux matières solides, et de préférence aux corps laineux et cotonneux. Les Européens domiciliés aux Echelles du Levant réussissent à s'en garantir, en fermant avec une simple barrière les quartiers qu'ils habitent; ce qui seroit absolument impossible si l'air étoit lui-même vicié. Ces feux ont encore l'inconvénient de rendre l'atmosphère mal-saine, en consumant inutilement sa partie respirable. Ainsi donc, lorsque dans la peste qui ravagea Marseille en 1722, un Prélat

justement célèbre par son héroïque dévouement, faisoit allumer de grands feux, il obéissoit à un zèle plus charitable qu'éclairé. On voit encore des bedeaux qui attirent la foudre sur un clocher en croyant la conjurer par l'agitation de l'air et le bruit des cloches.

L'homme est-il carnivore ou herbivore? Le régime végétal est-il préférable à l'usage des viandes, comme le prétendent bien des gens? Cette question, si long-temps agitée, est impossible à résoudre complètement par des raisons tirées de la conformation des organes; car par ses dents, par la longueur et l'épaisseur du conduit intestinal, l'homme participe à-la-fois de la conformation des animaux destinés à se nourrir d'herbages, et de celle de ceux qui vivent exclusivement de chairs. Il se trouve par conséquent appelé indistinctement à ces deux espèces de régime. Mais il est facile d'y répondre, en prenant l'observation pour guide.

Elle nous apprend que bien qu'il soit

destiné à vivre sous toutes les latitudes et à se nourrir de toutes sortes d'alimens, l'homme qui habite les pays chauds préfère généralement la diète végétale. Les Brachmanes, dans l'Inde, les habitans des Canaries et du Brésil, les peuples qui habitent le midi de l'Europe, comme l'Italie et l'Espagne, se nourrissent presqu'uniquement d'herbages, de graines et de racines. Ils vivent sous un climat des ardeurs duquel ils sont obligés de se garantir, or la digestion des végétaux est accompagnée de moins d'irritation et de chaleur que ne l'est celle des viandes. Les sectes philosophiques et religieuses qui ont fait une vertu de l'abstinence des chairs, furent toutes établies dans les contrées méridionales. L'école de Pythagore fleurit en Grèce, et les pieux cénobites qui, dans les commencemens de la religion chrétienne, peuploient les solitudes de la Thébaïde eussent été incapables d'endurer des jeûnes aussi longs et de se contenter de dattes et d'eau pure sous un climat plus

rigoureux. Aussi les moines transplantés dans les diverses contrées de l'Europe furent-ils obligés de se relâcher de l'excessive sévérité d'un tel régime, et vit-on les plus austères associer aux végétaux, base principale de leur nourriture, les œufs, le lait, le poisson et même les oiseaux et autres animaux aquatiques. On peut voir dans les livres des casuistes, sur quels fondemens ridicules étoit établie la dispense en faveur des pluviers, des poules-d'eau, des canards sauvages, des bécassines, des macreuses et de la loutre, animaux dont la chair noire, plus animalisée, plus échauffante, devoit être proscrite de la cuisine des monastères avec encore plus de rigueur que celle des volailles de basse-cour.

Etudiez le régime alimentaire chez les diverses nations qui couvrent le globe, et vous verrez la diète végétale préférée par celles qui habitent les pays chauds. La sobriété est pour elles une vertu facile, un bienfait du climat. Les peuples septen-

trionaux sont au contraire voraces par instinct et par nécessité. Ils engloutissent à-la-fois des quantités énormes d'alimens, et préfèrent les viandes dont la digestion développe une bien plus grande proportion de chaleur. Obligés de combattre sans cesse contre l'action du froid qui tend à engourdir toutes les puissances vitales et à enchaîner tout mouvement organique, leur existence se passe en quelque sorte dans une lutte perpétuelle contre les influences extérieures. On ne doit donc point leur reprocher leur voracité, ainsi que leur excessive avidité pour les liqueurs spiritueuses et les boissons fermentées. Les peuplades reléguées aux confins de la terre habitable, où l'homme résiste à peine aux rigueurs de la température, les Kamstchadales, les Samoïèdes vivent de poissons qu'ils ont entassés par piles, et auxquels ils ont fait subir un commencement de putréfaction. Qui ne voit dans l'usage d'un aliment âcre et tellement échauffant, que sa digestion dans nos climats seroit

infailliblement accompagnée d'un mouvement fébrile, le besoin de compenser, par une excitation intérieure très-vive, l'influence des causes débilitantes qui agissent sans cesse sur l'extérieur? Les excès dans l'usage des boissons spiritueuses sont mortels pour l'Européen transporté sous le ciel brûlant des Antilles. Le Russe en abuse en quelque sorte impunément, et pousse sa carrière jusqu'à un terme fort avancé, au milieu des excès auxquels succomberoit un habitant du midi de l'Europe.

Cette influence du climat s'étend du régime de l'homme en santé à celui de l'homme malade; la pharmacie chez les nations est fort analogue à leur cuisine, et c'est avec raison qu'on a dit de la pratique de la médecine, qu'elle devoit être différente suivant les lieux où on l'exerce. La tisane d'orge, le miel et d'autres substances, la plupart tirées du règne végétal, suffisoient à Hippocrate dans le traitement des maladies aigües. Les médecins qui exer-

cent leur art sous un ciel analogue à celui de la Grèce peuvent imiter cette antique simplicité du père de la médecine. L'opium, le kina, le vin, les spiritueux, les aromates, les cordiaux les plus énergiques sont fréquemment les remèdes les plus convenables, dans les maladies des peuples du Nord. Les médecins anglais prodiguent sans danger ces médicamens, ailleurs incendiaires.

Nous pourrions donner une plus grande étendue aux considérations de cet ordre ; en effet, toutes les vérités se tiennent comme toutes les erreurs ; montrer que, de même que le régime de vivre et la médecine des divers peuples diffèrent essentiellement ; leur manière de se vêtir, en un mot, le système entier de leurs mœurs et de leurs usages doit offrir des différences nécessitées par le climat. Nous prouverions, contre le sentiment irréfléchi de certains publicistes, qu'il est impossible par les institutions politiques les mieux combinées et les moins variables,

de changer entièrement le caractère d'un peuple ; que les nations ont des limites naturelles d'où l'état de révolution et de conquête peut les faire sortir durant quelques siècles; eh! que sont quelques siècles dans l'éternelle succession des temps! mais qu'elles y rentrent d'elles-mêmes, comme on voit l'Océan courroucé se calmer après de violens orages, et gronder vainement contre ses barrières infranchissables; car l'auteur de l'ordre immuable des choses, de sa parole toute-puissante, lui a dit : *Tu n'iras pas au-delà.*

Il est un préjugé généralement admis, c'est que l'eau-de-vie pure est plus salubre que les liqueurs douces et sucrées. Il est vrai que celles-ci, aromatisées par une huile essentielle d'une activité caustique, comme le seroit l'huile de gérofle, par exemple, sont beaucoup plus échauffantes; mais lorsque le sucre n'est uni qu'à un aromate très-doux, l'activité de l'eau-de-vie s'en trouve émoussée, et son excès devient moins dangereux. Le kirsch-

wasser, ou eau-de-vie de cerises, quoiqu'il passe, sur-tout dans le Nord, pour très-favorable à la digestion, agit sur l'estomac plutôt comme stupéfiant que comme excitant ; il est donc plus propre à la retarder qu'à l'accélérer. C'est de cette action que jouit la partie amère de tous les fruits à noyaux ; il est bien reconnu maintenant que c'est un poison des plus actifs. Tous les Allemands et tous les Suisses vous répondront néanmoins qu'ils abusent du kirschwasser, sans en ressentir de mauvais effets ; cela prouve seulement, avec le pouvoir de l'habitude, la bonté et la force de leur estomac. Mithridate digéroit aussi des poisons ; personne ne s'autorisera de cet exemple pour assurer qu'ils sont salutaires.

Une erreur très-répandue, c'est que le *sucre échauffe ;* ceci a besoin d'explication. Le sucre est, comme l'ont démontré les chimistes, un composé qui ne diffère des mucilages, des gommes et de l'amidon que par la plus grande quantité d'un certain principe nommé *oxygène*

qu'il contient en plus grande proportion : or on soupçonne, avec vraisemblance, que la matière nutritive que nous retirons de tous les alimens, l'aliment par excellence, le principe chyleux ou réparateur, consiste dans un composé de cette nature. Rien d'étonnant alors que le sucre étant presqu'entièrement nutritif, sa digestion ne soit suivie d'aucun résidu, et qu'il y ait constipation. Cela nous explique aussi pourquoi les vieillards recherchent avec avidité le sucre, dont ils retirent sans peine un chyle abondant; pourquoi les enfans, qui le desirent avec tant de fureur, s'en dégoûtent si vîte; pourquoi les mets sucrés lassent sitôt le meilleur appétit.

Les huîtres mises dans le lait y fondent-elles sur-le-champ, comme on le prétend communément? De-là vient l'habitude de servir une soupe au lait dans les repas où l'on consomme beaucoup d'huîtres. Rien n'est plus faux: bien plus, l'huître contenant toujours une petite

quantité d'eau salée est plus propre à coaguler le lait qu'à s'y dissoudre : analogue à la salive et aux sucs gastriques, consistant, comme eux, en une mucosité salée, elle ne peut point être dissoute par une liqueur sur laquelle l'action de ces humeurs est coagulante. J'ai sur-tout entendu appuyer cette erreur par les argumens les plus risibles, à une table où un domestique mal-adroit brisa un flacon de verre. Tout le monde s'écria sur-le-champ qu'il avoit manié du persil, et imputa l'accident à cette circonstance. Je gardois le silence de l'étonnement, voyant tant de personnes, d'ailleurs éclairées, imbues d'un préjugé aussi peu soutenable. Mais en réfléchissant à l'adresse du laquais, qui avoua tout de suite avoir manié cette herbe, je compris que l'erreur la plus frivole comme la plus importante, a toujours des personnes intéressées à la défendre.

L'exercice doit-il être pris après les repas, et doit-on suivre en cela le pré-

cepte de l'école de Salerne, tracé dans ce vers si connu et si souvent cité :

Post prandium sta, post cœnam ambula.

D'où vient cette contradiction bizarre? pourquoi le repos après dîner et le mouvement après le souper? quelle est la raison de cette différence? Le repos est généralement utile dans les momens où l'estomac, plein d'alimens, travaille à en effectuer la digestion. Toute distraction des forces est nuisible; il faut que l'œuvre de la digestion s'accomplisse par le concours de tous les mouvemens vitaux vers l'organe qui en est actuellement chargé. Se fait-elle avec peine? nous sentons un penchant invincible à dormir. Les peuples du midi donnent au sommeil l'heure qui suit immédiatement le repas pris au milieu du jour. La *siesta* est une habitude presque généralement répandue en Espagne et en Italie. La classe ouvrière, en France, se livre au sommeil immédiatement après les repas. Le précepte donné

vers la fin du onzième siècle, par Jean de Milan, au nom de l'école de Salerne, doit donc cesser de faire loi. Il en est de même de beaucoup d'autres maximes contenues dans cette fleur de la médecine(1), composée pour Robert, duc de Normandie, à son retour de la Terre-Sainte. Je souscris volontiers, avec Makenzie, au jugement qu'en a porté Lommius, en disant qu'il ne connoît rien dans tous les écrits des médecins où il y ait moins de savoir et moins d'élégance.

Avons-nous dans les rêves une prescience de l'avenir? est-il des songes prophétiques qui nous donnent la connoissance anticipée des événemens futurs? chacun cite, à ce sujet, sa propre expérience. Dans ce sommeil imparfait, troublé par des rêves, nos facultés mentales s'exerçant sur des matériaux que la mémoire leur fournit en abondance, peuvent véritablement nous conduire, de rai-

(1) *Hoc opus optatur, quod flos medicinæ vocatur.*

sonnement en raisonnement, à des résultats qui nous eussent échappé durant la veille, lorsque nous sommes distraits par les impressions actuelles que nous transmettent les organes des sens. C'est ainsi que des mathématiciens ont achevé en dormant les calculs les plus abstraits, et résolu les problêmes les plus difficiles. Il est rare que l'influence de l'imagination sur les organes génitaux, durant l'état de veille, soit portée au point de décider l'éjaculation de la semence; rien n'est plus commun dans les songes érotiques. Nos facultés intellectuelles exercées pendant le sommeil, peuvent donc atteindre aux vérités les plus abstraites; et dans cette espèce de recueillement et d'isolement, dans le silence des organes des sens externes, l'entendement, exercé dans toute sa force et toute sa rectitude, peut nous révéler ce que notre prévoyance ordinaire ne nous eût point fait découvrir.

L'espèce de rêve connue sous le nom de somnambulisme est aussi le sujet d'une

croyance erronée. On imagine que les somnambules sont doués d'une adresse et d'une habileté singulières, parce qu'on les voit se promener sur le penchant des toits les plus rapides, se tenir debout et sans trébucher sur des croisées d'une hauteur effrayante. Cette assurance qui nous étonne dans le somnambule, tient à l'ignorance complète du danger. Ne se conduisant que d'après les impressions antérieurement reçues et reproduites par la mémoire, il n'est point averti par ses sens du danger qu'une distraction lui feroit courir. Aussi le voit-on fréquemment tomber dans les précipices ouverts sous ses pas.

On pense assez communément qu'il est nuisible de dormir trop, et en conséquence qu'il faut réveiller ceux qui s'abandonnent à un sommeil prolongé. La nutrition s'accomplissant plus complètement pendant ce repos plus ou moins absolu des organes extérieurs, toutes les humeurs peuvent devenir trop abon-

dantes par l'effet de cette habitude; de sorte qu'il en naît une disposition prochaine à plusieurs maladies, et notamment à l'apoplexie. Il est vrai que l'esprit devient lourd pour être trop peu exercé chez ceux qui se livrent beaucoup au sommeil; mais en général, dormir est utile, et les gens foibles ne doivent jamais combattre la disposition qui les y porte, quelque fréquente qu'elle puisse être. Je ne sais pourquoi l'école de Montpellier prétend qu'il faut un certain degré de force pour dormir; que le sommeil est un acte de l'économie vivante; c'est, au contraire, une cessation d'actions, un état négatif; et si les gens foibles ou excessivement las ne peuvent en goûter les douceurs, c'est que quelqu'un de leurs organes souffre, et que l'exaltation vicieuse de la sensibilité dans un organe ou dans un système d'organes, s'oppose à l'assoupissement.

Combien d'erreurs sur la cause et les qualités des règles chez les femmes! On a

d'abord attribué et l'on fait encore dépendre cet écoulement périodique, de l'influence de la lune, sans songer qu'alors toutes les femmes devroient être réglées à la même époque ; qu'il en est chez lesquelles les règles sont loin de revenir à chaque phase lunaire, etc. etc. De tout temps on s'est plu à attribuer au sang des règles, des propriétés malfaisantes : il a des qualités occultes, mystérieuses, empêche la fermentation panaire et spiritueuse, corrompt les viandes, fait troubler certaines liqueurs, etc. etc. Rien n'est plus frivole que ces craintes ; le sang qu'une femme, bien portante d'ailleurs, rend dans ses règles est rouge et pur, et ne diffère en rien de celui qu'elle pourroit perdre par une hémorragie nasale.

Je ne puis terminer ce chapitre des principales erreurs relatives à la conservation de la santé, sans blâmer de toute ma force les livres de médecine populaire ; ces Avis au peuple sur sa santé, ouvrages rédigés par la médiocrité pour l'igno-

rance. Jamais aucun maître de l'art, aucun médecin vraiment illustre ne s'est abaissé à ce genre de compositions. L'Avis au Peuple de Tissot et la Médecine domestique de Buchan, *car il faut les nommer par leur nom*, ont coûté la vie à plus d'hommes que la guerre la plus meurtrière. La lecture de pareils livres ne sauroit être trop sévèrement interdite aux gens du monde; ils y puisent des idées fausses; car les erreurs y abondent; ou au moins des idées incomplètes tout aussi dangereuses que des idées fausses, dans une science dont l'application est si délicate. Ignorant les bases sur lesquelles les préceptes sont appuyés, ils ne tiennent jamais aucun compte de ces innombrables modifications relatives à l'âge, au sexe, au tempérament, à la saison de l'année, au climat et autres différences si nombreuses, que l'on pourroit dire qu'en médecine les cas d'exception sont presque aussi fréquens que ceux où la règle doit s'appliquer. Ils inspirent aux curés des

campagnes et autres personnes d'un zèle aussi aveugle que charitable, la confiance la plus présomptueuse et la plus coupable. On s'étonnera peut-être d'une indignation aussi véhémente; mais à quelque excès qu'elle puisse se porter contre de semblables livres, elle n'égalera jamais les maux dont ils sont la cause.

PARTIE TROISIÈME.

Des Erreurs relatives aux maladies.

Guérissez-moi; donnez-moi un remède contre mon mal; voilà ce que l'instinct dicte par-tout aux malades : tel est le cri qui s'élève de la hutte du sauvage et de l'habitation de l'homme civilisé, de la cabane du pauvre comme du palais des rois. La médecine fondée sur ce sentiment naturel est aussi ancienne que l'espèce humaine ; c'est donc bien inutilement que ses historiens s'efforcent de reculer son origine, en lui donnant Apollon pour inventeur. Mercure Trismégiste, ou Hermès, la fit connoître aux hommes, s'il en faut croire quelques auteurs : elle nous vient d'Isis et d'Osiris, selon les traditions égyptiennes. Suivant tel auteur, Cham, fils de Japhet, s'en occupa le premier ; il n'en doute aucunement ; il a pour cette opinion les autorités les plus

imposantes, et travaille sur des mémoires authentiques; et à l'occasion de toutes ces origines, chacun fait étalage d'une érudition aussi vaine que fastidieuse. Le savant auteur du discours préliminaire de l'Encyclopédie, cherchant dans nos besoins les sources de nos connoissances, trouve que « de nos recherches ont dû » naître d'abord l'agriculture, la méde- » cine, enfin tous les arts les plus abso- » lument nécessaires; ils ont été en » même temps et nos connoissances pri- » mitives et la source de toutes les autres, » même de celles qui en paroissent très- » éloignées par leur nature ».

La médecine peut se glorifier d'une noble origine : elle naquit du plus précieux sentiment que la nature ait gravé dans le cœur de l'homme; de cette bienveillance sympathique qui nous fait compatir aux maux dont nous sommes témoins, et nous inspire le desir d'y porter remède. Celui qui le premier vit souffrir son semblable, dut partager sa douleur,

et chercha les moyens de la soulager. Les occasions ne manquoient pas pour exercer cet utile penchant. Dans les premiers âges du monde, l'homme nu et foible, obligé de conquérir par la force ou par la ruse une subsistance souvent incertaine, contraint de la disputer aux espèces nuisibles, dans les combats qu'il leur livroit, reçut de fréquentes blessures et s'adonna de bonne heure aux soins qu'exige leur guérison. Les guerres, en multipliant ces maux, augmentèrent en même temps le besoin et le prix des secours. Alors les rois ne dédaignoient point de panser eux-mêmes les plaies, et plusieurs des guerriers chantés par Homère ne tiroient pas un moindre lustre de leur habileté chirurgicale que de leur valeur dans les combats. Tels étoient Chiron, Machaon, Podalyre. C'est dans les poëmes immortels de l'Iliade et de l'Odyssée que nous trouvons les seules traditions certaines sur l'état de l'art avant l'établissement des républiques de la Grèce, et

même jusqu'à l'époque de la guerre du Péloponèse. On y voit qu'il se réduisoit presqu'uniquement au traitement des blessures, et qu'il joignoit à l'emploi des topiques la puissance imaginaire des enchantemens.

L'intervention des puissances surnaturelles se joint toujours à ce qu'ont de matériel et d'humain les cures racontées dans les livres sacrés de notre religion. Le même caractère appartient à l'enfance de l'art chez tous les peuples. Les prêtres de l'Inde, les médecins à la Chine et au Japon, les jongleurs parmi les peuplades sauvages ou demi-civilisées de l'ancien et du nouveau continent, associent constamment aux drogues et aux opérations manuelles, certaines pratiques mystérieuses dont ils attendent principalement la guérison des malades. Tel étoit sans doute le caractère de la médecine des Egyptiens dans ces temps reculés, antérieurs à l'invention de l'alphabet, et sur lesquels

nous possédons si peu de lumières (1). L'homme est naturellement amoureux du mystère ; il se complaît dans le

---

(1) Je suis pleinement convaincu que c'est à l'invention tardive des caractères alphabétiques qu'il faut attribuer les ténèbres répandues sur l'histoire des premiers âges. Pourquoi ce monde, si vieux pour qui ne consulte que la raison et la saine physique, est-il si jeune aux yeux de l'historien? Seroit-ce parce que les souvenirs des temps qui ont précédé l'invention de l'alphabet, se sont perdus avec la connoissance des caractères symboliques auxquels ces souvenirs étoient confiés? Le langage des hiéroglyphes précéda l'écriture proprement dite, chez tous les peuples ; et avec la connoissance de ces signes, s'est anéantie pour nous l'histoire des temps qu'ils retraçoient. La chronologie des Chinois, seule nation qui ait conservé l'usage des caractères symboliques, remonte bien plus haut que la nôtre.

Vixere fortes antè Agamemnona
Multi : sed omnes illacrymabiles
Urgentur ignotique longâ
Nocte, carent quia vate sacro.

Q. HORAT. FL. carm. lib. 4, od. 9.

dit Horace en très-beaux vers. Mais ce n'est point faute d'un poète ou d'un historien que les hommes fameux, avant Agamemnon, sont ignorés, c'est parce qu'ils manquoient d'une langue écrite.

vague et dans l'infini. Ce sentiment, qui peut aller depuis une douce mélancolie jusqu'à l'hypocondrie la plus décidée, a été sur-tout approfondi de nos jours par madame de Staël et M. de Châteaubriand, qui ont puisé à cette source les principales beautés répandues dans leurs écrits.

Comment se persuader que depuis tant de siècles, les hommes se trompent encore sur la manière de remédier aux moindres accidens, aux coupures, aux blessures les plus légères? Comment l'expérience ne leur a-t-elle point appris que dans une blessure qui est encore saignante il suffit de nettoyer la plaie, d'en rapprocher les bords et de les maintenir en contact? Dans cet état de juxta-position, la nature se suffit parfaitement pour en opérer la réunion, ou comme on dit, la cicatrice. La nature tend à l'ordre, a dit avec raison un philosophe; un principe conservateur semble veiller en nous et diriger nos actions vers un but utile. Une plaie tend d'elle-même à se guérir; l'instrument

qui l'a faite, le contact de l'air, suffisent pour introduire dans ses bords l'irritation, le degré nécessaire d'action pour que la cicatrice se forme immédiatement, ou par l'entremise de la suppuration. Dans tous les cas de blessures récentes et encore saignantes, où les lèvres de la plaie ne sont point trop meurtries et trop irritées, lorsque l'on croit la réunion immédiate possible, il faut soigneusement s'abstenir de l'usage de tout onguent dans le pansement de la plaie ; les baumes liquides dont les anciens faisoient couler quelques gouttes dans l'intervalle de ses lèvres écartées, tous les vulnéraires si vantés, le fabuleux dictame tant chanté par Homére, et qui servoit à guérir les blessures des héros pansées par les Dieux ou par les mortels privilégiés qui en connoissoient les vertus, ne sont propres qu'à irriter les parties, et par conséquent à empêcher la réunion immédiate, en rendant la suppuration inévitable. On dit cependant encore dans un sens figuré :

Que les consolations prodiguées aux malheureux sont comme un baume salutaire versé sur leurs blessures. Ce n'est point la seule erreur que le langage métaphorique ait consacrée.

Mais, diront les partisans les plus obstinés de cette erreur, nous guérissons les plaies en suivant cette méthode. Oui, sans doute, la nature fait mieux que le médecin, et à moins que celui-ci, par des irritations trop répétées, ne détruise chaque jour son ouvrage, elle finira par opérer la guérison; mais le malade éprouvera des douleurs inutiles au moment où vous versez une liqueur plus ou moins stimulante entre les lèvres de la blessure. Ces bords trop irrités s'enflamment et suppurent: ainsi une plaie qui, méthodiquement traitée, se fût cicatrisée en vingt-quatre heures, ne se ferme qu'au bout de vingt-quatre jours. Les vétérinaires ressemblent encore à cet égard aux chirurgiens du seizième siècle; un cheval vient-il à s'enclouer, le clou retiré de la piqûre,

on y verse de la térébenthine ou tout autre balsamique spiritueux; l'irritant ne manque point son effet; le pied de l'animal se gonfle, et d'un mal léger, l'hippiâtre a fait une maladie qui peut devenir incurable. Au reste, il s'agit ici des erreurs qui se commettent dans la médecine humaine. Un préjugé aussi général que celui dont nous venons de parler, consiste dans l'usage des vulnéraires.

Un homme vient-il de faire une chute; de recevoir un coup, et sur-tout d'éprouver dans une partie de son corps une meurtrissure plus ou moins profonde, on lui fait promptement avaler un verre d'une liqueur spiritueuse. En effet, tous les vulnéraires consistent en des infusions de plantes aromatiques dans une certaine quantité d'eau-de-vie. L'usage de cette boisson excitante donne au blessé un sentiment de force et de bien-être momentané; mais en accélérant le mouvement du cœur et le cours du sang, elle dispose prochainement la partie souffrante à s'enflammer.

Combien de fois les membranes dont le cerveau est enveloppé ont-elles été saisies d'une inflammation, par suite de l'usage des vulnéraires, toujours blâmés par les médecins instruits, et toujours employés par le vulgaire? . . . .

Une erreur, non moins accréditée, consiste dans l'opinion où l'on est que les chairs d'une plaie qui suppure, renaissent ou éprouvent une véritable régénération. Comme il n'est point en médecine d'opinions indifférentes, et que bien qu'on ait dit et répété le contraire, la théorie règle toujours la pratique, les personnes imbues de cette croyance erronée fatiguent les plaies de remèdes et d'onguens désignés par les noms bizarres de *détersifs*, de *sarcotiques*, d'*incarnatifs*, etc. L'idée que les chairs se régénèrent est fort ancienne, et a été embrassée par les médecins les plus instruits. Sa destruction et l'utile réforme qui s'en est suivie dans le traitement des blessures sont dues à l'Académie royale de chirurgie, et datent du milieu du siècle

dernier. On sait bien aujourd'hui que rien ne se reproduit dans le corps de l'homme et dans celui des animaux à sang rouge et chaud, à l'exception de l'épiderme, des ongles, des cheveux, des poils et des autres parties de cette enveloppe extérieure. La faculté de réparer ses pertes, précieux attribut du règne végétal ainsi que des animaux à sang blanc, est encore départie, mais à un degré plus foible, aux animaux dont le sang est rouge, mais froid. Les pattes arrachées à l'écrevisse et aux crabes, repoussent en entier. Dans l'homme, les quadrupèdes et les oiseaux, la vie est trop intimement liée à l'existence de certains centres principaux; comme le cerveau et le cœur : toutes les parties existent sous une dépendance trop absolue de ces foyers communs du sentiment et de la vie, pour que la reproduction ait lieu, comme cela se voit dans les plantes et dans les animaux d'un ordre inférieur, où la vie se trouve en quelque sorte disséminée, où chaque partie de l'être vivant

contient toutes les fibres, tous les vaisseaux nécessaires à son existence isolée, de manière que, séparée du tout, elle continue à vivre, à réparer, et même à produire de nouveaux êtres.

Les médecins ont été long-temps dupes d'une apparence spécieuse : cette membrane celluleuse rouge dont se couvre la surface d'une plaie qui suppure, est le résultat d'un simple développement des vaisseaux capillaires existans dans le lieu malade; la nature a bientôt fait naître cette enveloppe protectrice qui suppure pendant un certain temps, s'affaisse, se dessèche, et devient la base de la cicatrice, tégument nouveau, plus ou moins analogue au reste de la peau. Depuis que ce mécanisme est connu, les médecins éclairés ont renoncé à l'emploi de plusieurs remèdes topiques, et se bornent à maintenir dans la plaie qui suppure, le degré d'irritation nécessaire pour qu'elle fournisse du pus de bonne qualité, et marche rapidement vers la cicatrisation.

Dans ces derniers temps, on a fait, dit-on, en Angleterre des expériences d'après lesquelles les nerfs coupés seroient capables de se reproduire. Sans doute si cette régénération est possible pour des organes aussi composés que le sont les nerfs, il faudra bien en admettre la possibilité pour tous les autres. J'ai répété sans succès ces expériences faites par Aigthon. Un cordon nerveux étant coupé, la surface de la section présente la pulpe nerveuse sortant par *expression* des petits canaux où elle est renfermée. A mesure que la plaie résultante de l'expérience suppure, le tissu cellulaire dont le nerf est environné se développe; celui qui unit ses fibres végète également, et il s'établit ainsi une intersection celluleuse à la faveur de laquelle la continuité du nerf est en apparence rétablie; mais cette substance cellulaire est absolument imperméable au fluide nerveux, et diffère autant des nerfs que le tissu cellulaire développé entre les deux bouts d'un muscle retiré

après sa coupure, est différent de la chair rouge de ce muscle.

Comment donc l'opinion que les nerfs peuvent se reproduire s'est-elle établie, et jouit-elle d'une certaine faveur ? C'est que ni les auteurs de cette opinion étrange, ni ses sectateurs n'ont fait ni répété les expériences dont ils s'appuyent. Les sciences, qu'on nous pardonne cette expression, ont leurs gobe-mouches comme la politique; tels gens sont à l'affut des nouveautés, et reçoivent sans examen tout ce qui nous vient d'Allemagne ou d'Angleterre. La chose est absurde; n'importe; leur foi robuste admet jusqu'à l'impossible; c'est une des découvertes qui promettent les résultats les plus féconds et les plus lumineux! Partisans aveugles du système très-philosophique de la perfectibilité indéfinie, ils se félicitent d'être nés dans ce siècle de perfectionnemens et de lumières, ne s'apercevant pas que rien n'est plus nuisible à l'avancement réel de la science, que de semblables rêveries. Je

ne vois pas ce que celui qui croit à la reproduction des nerfs, pourroit objecter, sans inconséquence, si l'on affirmoit devant lui que la jambe a repoussé sur un individu auquel on avoit coupé la cuisse. C'est bien en semblable matière que l'érudition la plus vaste vaut moins qu'une saine critique.

Les projectiles lancés par l'explosion du salpêtre ne nous blessent qu'autant qu'ils touchent immédiatement notre corps. *Le vent du boulet*, ou l'air déplacé au voisinage par un projectile de cette espèce qui, dans sa course rapide, passe très-près de nous, ne peut nous offenser en aucune manière. Il est cependant peu d'opinions plus répandues que la croyance opposée, et plus contraires aux saines loix de la physique, ainsi qu'à l'expérience. D'abord il est impossible qu'un corps aussi peu dense que l'air, avec quelque vîtesse qu'on le suppose déplacé, meurtrisse nos solides; puis, n'arrive-t-il pas chaque jour qu'un boulet emporte le chapeau, le plu-

met, les cheveux même de nos guerriers, et respecte leur tête? Ce qui a contribué à faire naître et à perpétuer cette erreur, ce sont les énormes meurtrissures que produisent, sans plaie apparente, les boulets dont l'action est oblique et la force de projection amortie.

Il n'est pas plus vrai que les boulets blessent sans toucher, qu'il ne l'est que les balles brûlent les parties qu'elles touchent, comme on l'a cru pendant longtemps, d'après la couleur noire, les escarres des plaies d'armes à feu, et le défaut d'écoulement du sang. Cet état de leur surface tient, comme on le sait très-bien aujourd'hui, à la vivacité de la contusion, à la vélocité et à la violence avec laquelle les parties sont frappées. J'examinerois ici, si c'en étoit le lieu, certains abus de la chirurgie militaire, comme l'agrandissement des plaies d'armes à feu, pratiqué sans nécessité, par des incisions sur quelques parties du corps; l'usage abusif du séton ou mèche de linge que l'on met

dans ces plaies; la ressource des amputations prodiguée à l'excès, etc. etc. etc.

Y a-t-il des secrets contre la rage? Certaines pratiques mystérieuses jouissent-elles seules du privilége d'amortir ce venin terrible? plusieurs personnes se flattent de posséder un secret aussi précieux, et se le transmettent de père en fils comme un héritage. Il n'existe pas d'autre secret, pas d'autre moyen de prévenir, et non de guérir, ce mal redoutable, que de brûler ou de cautériser profondément toutes les plaies envenimées. Voilà le secret que certaines personnes se flattent de posséder exclusivement. Un honnête curé de campagne avoit la réputation d'être fort habile dans les guérisons de ce genre, et de trente lieues à la ronde on lui amenoit les hommes et les animaux mordus par des enragés. Il les guérissoit, disoit-il, par l'intercession toute puissante de saint Pierre. Ayant réclamé mes soins pour un autre mal, je lui demandai de me rendre témoin de son traitement contre la rage. Il étoit pos-

sesseur d'une clef énorme; on la croyoit venue d'en haut; elle étoit de fer, d'un travail grossier, et remarquable seulement par sa grosseur démesurée. Le curé faisoit rougir fortement sa clef, et dans cet état d'incandescence, l'appliquoit aux morsures qu'il cautérisoit ainsi complètement. Il devoit par-là prévenir la rage et réussissoit presque toujours. Il n'étoit pas lui-même dupe de sa recette, et aux réponses qu'il me fit, je vis bien qu'il étoit plus confiant à la puissance et aux vertus du feu, qu'à celles de l'apôtre; utiles néanmoins à invoquer dans d'autres cas.

Le scorbut et les écrouelles dépendent-ils d'un principe contagieux susceptible de se transmettre aux individus qui habitent sous le même toit? Ces maladies ne sont aucunement contagieuses, et si le scorbut, par exemple, frappe à-la-fois un grand nombre de personnes rassemblées, c'est que toutes sont en même temps soumises à l'influence des causes capables de le produire. C'est ainsi que des

matelots, affoiblis par les fatigues d'une navigation lointaine, dans une saison constamment humide, par l'usage prolongé de mauvais alimens et d'une eau gâtée, deviennent tous à-la-fois scorbutiques. L'air de la mer, les alimens salés n'y contribuent en rien. Les officiers d'un équipage en ressentiroient l'influence comme les matelots; mais mieux vêtus, mieux nourris, usant d'une petite quantité de vin, et sur-tout n'étant pas soumis à autant de fatigues, ils échappent souvent à la maladie. Il est si vrai que les salaisons et l'air de la mer, que l'on croit chargé de sel, n'occasionnent point le scorbut, que la même maladie se développe à terre, dans les prisons, dans les hôpitaux, dans les camps, par-tout enfin où l'air est humide, vicié, la nourriture mal saine, peu abondante, et les fatigues excessives.

C'est de même à tort que les écrouelles sont réputées contagieuses; elles proviennent presque toujours d'un vice hérédi-

taire. Lorsque dans une famille un enfant présente les symptômes des écrouelles, les parens effrayés cherchent bien vîte à l'éloigner de leur présence, dans la vue de se préserver de la contagion ainsi que leurs autres enfans. J'ai plusieurs fois calmé des craintes aussi peu fondées, et conservé sans danger dans le sein de leur famille ces petits individus menacés de l'exil. Le chagrin qu'ils auroient conçu de cet abandon des personnes qui leur sont les plus chères, eût sans doute hâté les progrès de la maladie, car tout ce qui est propre à affoiblir y contribue puissamment. Sans parler des autres causes qui décident chez eux cette infirmité, les enfans écrouelleux abandonnés à la charité publique dans nos hospices, devenant capables, vers l'âge de six ou sept ans, de réfléchir sur leur situation, et sentant de bonne heure combien leur sort est triste, tombent dans une mélancolie qui favorise chez eux le développement de la maladie.

On commet chaque jour, dans leur régime, ainsi que dans celui des scorbutiques, des erreurs d'autant plus fâcheuses, qu'elles sont plus anciennes et appuyées sur des autorités plus respectables. A voir la surprise avec laquelle les parens reçoivent le conseil de nourrir les scorbutiques et les écrouelleux avec de la viande et du vin pur, on s'aperçoit combien elles sont profondément enracinées. Il faut cependant à ces malades affoiblis un régime capable de ranimer leurs forces languissantes, et non pas une nourriture végétale qui, sous un volume considérable, fournit avec peine aux organes une très-petite quantité de principes réparateurs. A l'hôpital Saint-Louis, où on les traite et où on les guérit par centaines; de bons alimens, l'usage modéré du vin, un air vif et pur, contribuent bien plus à leur rétablissement que cette énorme quantité de remèdes anti-scorbutiques et anti-scrophuleux, qui néanmoins sont tous tirés de la classe des spi-

ritueux et des amers. Ces maladies inhérentes à notre être et dépendantes de circonstances auxquelles nous pouvons tous être accidentellement soumis, sont fort anciennement connues, quoique le scorbut n'ait été bien étudié que par les modernes.

Il est une affection dont la connoissance est bien plus récente; je veux parler de la syphilis, introduite en Europe seulement depuis la découverte du nouveau Monde. Aucune maladie n'a donné naissance à un plus grand nombre d'erreurs; les unes sont relatives à ses modes de contagion et à sa nature; les autres concernent son traitement. Les bornes de cet ouvrage ne me permettent pas d'entrer dans leur réfutation; je ne puis me dispenser néanmoins d'indiquer les plus nuisibles. Les médecins ont pensé long-temps, et beaucoup de gens croient encore que, dans un traitement de cette nature, il est nécessaire que la salivation s'établisse pour que la guérison soit complette; rien n'est plus

dangereux que cette erreur. Ce ptialisme qu'il est au-dessus du pouvoir de l'art d'arrêter, une fois qu'il est bien décidé, peut par son abondance et par sa durée, jeter les malades dans une consomption mortelle; on a d'ailleurs observé que le médicament sort trop facilement par cette voie, et que dans son passage rapide à travers le corps, il n'a pas le temps d'altérer complètement le virus. Il en est de même de certains dévoiemens et des sueurs observées sur des malades irritables, auxquels on avoit administré trop brusquement de grandes doses de mercure. Il est seulement utile que durant son usage les gencives se ramollissent, et que le malade ressente un goût cuivreux dans la bouche; on est par-là plus certain de son action.

De toutes les manières de l'administrer, la voie des frictions est la plus ancienne et la meilleure. On trouve chez les gens du monde trop de répugnance pour cette méthode. On lui préfère généralement le *sublimé corrosif*, dont l'usage intérieur

peut entraîner les inconvéniens les plus fâcheux.

Plusieurs causes ont contribué à en étendre l'usage ; d'abord la facilité avec laquelle il se prête aux traitemens secrets; la quantité nécessaire pour un traitement entier, se trouve renfermée dans une petite bouteille que le malade soustrait aisément aux regards indiscrets ; il le mêle à ses boissons, et le goût âcre qui en résulte, mais dont lui seul s'aperçoit, ne décèle point aux autres sa présence. Les vêtemens n'en sont point salis ; il jouit de l'action la plus prompte, et en quelques jours adoucit, s'il ne fait point complètement disparoître les symptômes les plus dangereux. Enfin la commodité que l'on trouve d'en graduer les doses, a encore contribué à le faire trop généralement adopter.

C'est cependant un des poisons les plus actifs ; mais nos médicamens les plus énergiques ne diffèrent des poisons que par la dose à laquelle ils sont administrés. Il produit des asthmes, des hémo-

ptysies, des tremblemens nerveux, etc., et si de nos jours la pthisie moissonne chaque année parmi les femmes un si grand nombre de victimes, cela tient autant à l'extension abusive de l'emploi du *sublimé*, qu'au costume grec introduit parmi nous, sans les modifications que la différence du climat rendroit nécessaires. Croiroit-on que le *sublimé* est employé dans tous les établissemens publics, parce que ce procédé est plus économique? C'étoit aussi ce qui avoit engagé Van-Swieten à le proposer pour le traitement des soldats autrichiens. Il guérit néanmoins, quoique souvent il échoue, parce que son usage permettant aux malades de se livrer à leurs occupations accoutumées, ceux-ci se relâchent bientôt de la sévérité du régime, et s'exposent souvent à une nouvelle maladie avant d'être guéris de celle dont ils sont affectés.

C'est le *sublimé* qui, sous la forme d'une petite poudre blanche, constitue la partie essentielle et vraiment active de

ces innombrables remèdes anti-syphilitiques. Incorporé avec différentes substances, il forme des pilules ; dissous dans des liquides de diverses espèces et de toutes sortes de couleurs, il leur donne la propriété dont il jouit contre la maladie vénérienne, et, déguisé sous toutes les formes, il sera toujours l'arme la plus puissante et la plus dangereuse entre les mains des charlatans. Les précautions dont on se sert pour le masquer sont innombrables; celui-ci l'administre dans une décoction de bois sudorifiques; le goût âcre que le *sublimé* donne à la tisane décéleroit bientôt sa présence, si le malade, auquel l'empirique défend l'usage du sel de cuisine, et qu'il oblige ainsi à un régime sévère, ne soupçonnoit que cette défense cache quelque chose de mystérieux.

Les charlatans, et quelquefois même les médecins sont obligés, mais pour des raisons bien différentes, d'envelopper le mercure, lorsque son usage est indiqué, et de dérober aux malades la connoissance

du remède; tant est grande la répugnance qu'il inspire au plus grand nombre. Le monde ignore que les diverses préparations mercurielles sont un des plus puissans moyens de la médecine. Ce n'est pas seulement contre l'affection syphilitique qu'on l'emploie avec avantage, comme le croit le vulgaire; des dartres rebelles, des engorgemens lymphatiques opiniâtres ne cèdent souvent qu'à ce seul remède. Prudemment employé, il est sans danger. C'est sans aucun fondement que beaucoup de gens prétendent qu'il en reste toujours dans le corps une certaine quantité; chose impossible, puisqu'au bout d'une certaine période de temps, nos solides et nos humeurs éprouvent, comme nous l'avons dit plus haut, un entier renouvellement.

L'extrême diversité des symptômes, par lesquels le vice vénérien déclare son existence; les formes variées qu'il peut revêtir, l'ont fait avec raison considérer comme un vrai protée, dont la

dangereuse nature échappe dans bien des occasions aux yeux les plus clair-voyans. Heureusement pour l'espèce humaine on a découvert dans le mercure une arme puissante contre cet ennemi redoutable; presqu'aussi varié que lui dans les diverses préparations sous lesquelles il peut être employé, ce métal le suit dans ses différentes transformations, le découvre sous ses voiles les plus obscurs, et suivant sa marche insidieuse, l'atteint, l'enchaîne et le détruit.

Le traitement de la syphilis, quoi qu'en disent les charlatans de toute espèce, se réduit presqu'entièrement aux diverses manières dont on peut lui appliquer ce médicament salutaire. Ne vous formez pas néanmoins de sa vertu une opinion trop exagérée. Il est des ulcères qui résistent opiniâtrément au mercure, quelle que soit la forme sous laquelle on l'administre: bien plus, il en aggrave considérablement les symptômes, si l'on s'obstine dans son emploi. Le voilà déchu de la qualité de

spécifique, qui lui a été si long-temps attribuée. Pour quel remède sommes-nous donc obligés de réserver cette dénomination fastueuse?

On a dit, avec raison, qu'il n'existoit pas de spécifiques, c'est-à-dire de médicamens qui guérissent constamment une maladie donnée, dans toutes les circonstances et chez tous les individus. Le quinquina, ce remède si efficace dans les fièvres intermittentes, échoue assez fréquemment, quelque méthodique qu'ait été son application. Il est des personnes pour lesquelles l'émétique ne jouit point de sa qualité de vomitif, et se borne à produire des évacuations alvines. Il est des sujets entachés de la maladie syphilitique pour la guérison desquels il est indispensable d'unir l'opium au mercure, comme souvent il est utile d'associer le kina aux purgatifs ou aux aromates.

Voilà ce qui fera éternellement de la médecine, l'art dont l'application est la plus difficile. Elle est conjecturale, il est

vrai ; en ce cas, choisissez pour conjecturer le plus juste qu'il se peut, ceux qui par une étude approfondie de la nature humaine, par les lumières d'un esprit plus étendu, plus vif et plus pénétrant, par une raison plus ferme, et par une prudence plus consommée, peuvent donner à leurs conjectures un plus haut degré de certitude ou de probabilité. Je ne prononce point ici le mot expérience, quoiqu'il vienne se placer naturellement sous ma plume, parce qu'on en abuse journellement. Un médecin allemand, Zimermann, a composé, sur ce sujet, un ouvrage traduit en français ; la véritable et la fausse expérience s'y trouvent parfaitement définies, et en général ce livre est peu répandu. L'auteur, il est vrai, tombe dans le défaut malheureusement trop commun aux écrivains de sa nation, de ne savoir pas s'arrêter ; *eh ! qui peut tout dire sans un mortel ennui ?* (Montesquieu.) Un médecin d'hôpital, qui, pendant dix années, voit plusieurs mil-

liers non de malades, mais de maladies, a sûrement plus d'expérience qu'un praticien ordinaire, qui compte soixante ans d'exercice. Il est vrai que des médecins d'hôpitaux y vieillissent sans s'y instruire; mais ce n'est pas sans raison que l'évangile a dit de bien des gens : *oculos habent et non vident;* d'ailleurs ces gens-là ne se rencontrent pas seulement en médecine.

Nous passerons sous silence ces écoulemens opiniâtres qui souvent proviennent chez les femmes de vices dégénérés, ainsi que toutes ces maladies dont la pudeur défend aux malades de déclarer le véritable caractère, et que l'on guérit souvent en feignant de les ignorer.

Que peuvent des applications végétales contre les horribles désorganisations qu'occasionnent le cancer et le carcinome? Un homme venu à Paris pour y réparer les torts de la fortune, s'imagine un jour qu'il possède un spécifique contre les ulcères cancéreux. Il s'adresse à l'autorité

administrative ; on lui indique l'hôpital Saint-Louis ; comme le théâtre le plus convenable pour ses essais. Il les entreprend sous mes yeux : au bout de quelques mois de pansemens avec un cataplasme dont il faisoit mystère, et dans lequel néanmoins je découvris qu'il entroit une petite quantité d'opium, il fallut renoncer à l'expérience. Les ulcères faisoient chaque jour, malgré le topique, les ravages les plus affreux. Je lui donnai alors le conseil de s'occuper d'une maladie dont l'état et les progrès ne fussent point soumis à l'inspection des yeux. Quelques mois après, j'appris qu'il avoit choisi la goutte, maladie où l'on pourroit dire qu'on ne voit goutte, si de tous les jeux de l'esprit, les jeux de mots n'étoient les plus misérables. Le topique qu'il avoit composé consistoit en un cataplasme attractif : il soulageoit s'il ne guérissoit point radicalement les cruelles douleurs de cette maladie. Ce remède a acquis en peu de temps une vogue dont l'empirique lui-même a dû

être surpris. Je ne le nommerai point, car sa recette n'a rien de dangereux ; elle calme, quoiqu'elle ne guérisse point un mal incurable. L'empirique lève paisiblement sur la foiblesse et la crédulité humaines, un tribut qu'elles sont depuis long-temps accoutumées à acquitter sans répugnance (1).

Je ne puis néanmoins me refuser au plaisir de raconter à ce sujet une anecdote récente. Un goutteux bien décidé passoit pour avoir éprouvé du nouveau remède les effets les plus merveilleux. Je desirois en constater la réalité, lorsque le hasard vint m'en offrir l'occasion. Notre goutteux cheminoit péniblement : tout clopinant et trébuchant à chaque pas, poussant à tout instant des cris arrachés par la douleur, les pieds et les mains couverts de *nodus* arthritiques. Lorsque pour le soutenir, je lui tendois une main secourable, il m'assuroit être radicalement guéri,

---

(1) Ce seroit ici le cas de citer l'axiome de droit, *volenti non fit injuria*, ou la sentence, *qui vult decipi decipiatur*.

avec un sentiment de conviction qu'il m'étoit impossible de partager. C'étoit assurément l'apôtre de l'erreur, à-la-fois le plus aveugle, et brûlant du plus beau zèle.

C'est une erreur très-ordinaire de penser que les oculistes de profession sont seuls capables de traiter les maladies nombreuses de l'organe de la vue. Si l'on savoit, que presqu'aucune découverte n'a été faite dans ce genre par des oculistes de profession ; qu'aucune méthode, aucun procédé opératoire n'a été inventé par eux, on commenceroit à douter. Dans les ouvrages des maîtres de l'art qui en ont embrassé la totalité, on trouve souvent des lumières que ne renferment point les traités *ex professo* les plus estimés sur les maladies des yeux et des détails pratiques bien supérieurs à ceux que présentent certains livres populaires, tels, par exemple, que l'amas d'inepties imprimées par l'abbé Desmousseaux.

On auroit lieu de s'étonner que les inventions les plus remarquables dans le traitement des maladies des yeux, soient dues aux chirurgiens qui ont parcouru le champ de l'art dans son entier, au lieu de se borner à la culture exclusive de l'une de ses parties, si l'on ne savoit que le fonds le plus précieux de nos connoissances existe dans la comparaison que nous savons établir entre nos idées. Pour tirer des forces de son esprit le parti le plus utile, celui qui suit la carrière des sciences doit donc éviter le double écueil d'étendre ses recherches à une trop grande multitude d'objets, ou de les circonscrire dans un cercle trop borné. Si la médecine, avec tous les arts, resta dans l'enfance chez les Egyptiens, ne faut-il pas en accuser son partage entre une multitude de familles dont chacune s'adonnoit exclusivement à l'étude et au traitement d'une maladie particulière. L'état stationnaire des sciences et des arts à la Chine, n'est-il pas dû à cette cou-

tume absurde qui condamne chaque fils à la profession de son père ; de sorte que la sphère des idées de chacun se trouve invariablement limitée. Ce que nous disons ici des oculistes doit s'entendre des herniaires et des renoueurs ; mais les erreurs commises par ces derniers sont trop nombreuses et trop graves pour ne point faire l'objet d'un examen particulier.

Comment s'est accrédité le préjugé que les maladies des os peuvent être fort bien traitées par des hommes à-la-fois dépourvus d'instruction et de lumières ? Il n'en est point au contraire, comme il sera facile de s'en convaincre, qui demandent des connoissances anatomiques plus exactes, et qui exigent de la part de celui qui s'y livre plus de soins et de dextérité.

Les maladies spontanées doivent le plus souvent être considérées comme des efforts salutaires, à l'aide desquels la nature rétablit l'équilibre détruit. Elle suscite elle-même ces troubles passagers, ces perturbations momentanées dont le résultat doit

être un calme plus assuré, un mieux plus durable, et de même qu'elle les fait naître, elle les conduit par ses seules forces au but desirable, lorsque rien ne la dérange dans son libre cours. C'est ainsi que la santé renaît, par l'effet d'une fièvre inflammatoire ou d'une hémorragie. La médecine essentiellement expectante dans le traitement de ces affections, qui paroissent provenir des efforts d'un principe conservateur, reste le plus souvent spectatrice oisive de ces luttes orageuses qui décident de sa défaite ou de son triomphe. Rarement est-elle appelée à modérer ces efforts, et souvent c'est en vain qu'elle prétend les diriger ou les accroître. Les os sont-ils au contraire brisés? les muscles déplacent les divers fragmens; loin de tendre à les maintenir en place, les efforts de la nature, ou plutôt les contractions musculaires les entraînent en divers sens, et augmentent sans cesse l'étendue du déplacement. Au lieu de favoriser la guérison, la nature y met obstacle, et le chirur-

gien doit la combattre et en régler les mouvemens dès les premiers instans de la maladie. Pour le faire avec efficacité, il doit connoître parfaitement le nombre, la force, les points d'insertion et la direction des muscles qui s'attachent aux fragmens et tendent à les déplacer, la conformation naturelle de la partie, etc. etc.

Il résulte de ce que nous venons de dire, que non-seulement le traitement des maladies des os requiert les connoissances les plus étendues en anatomie et en mécanique; mais encore qu'il existe en nous un principe de conservation qui joue un rôle important dans toutes les maladies. Ce principe reconnu dès la plus haute antiquité, désigné par Vanhelmont sous le nom d'*archée*, et distingué par Sthal, de l'ame rationnelle, a reçu de nos jours le nom de principe vital.

Il ne faut pas entendre par ce mot un être existant par lui-même, indépendamment des actions par lesquelles il se manifeste, mais l'ensemble des propriétés et des

lois qui régissent l'économie animale. Plusieurs écrivains réalisant le produit d'une simple abstraction, ont néanmoins parlé du principe vital comme de quelque chose de bien distinct du corps, comme d'un être parfaitement séparable, auquel ils ont supposé des manières de voir ou de sentir, et même prêté des intentions raisonnées. Une épine est enfoncée dans la main ; une douleur vive s'y fait sentir ; les humeurs affluent de toutes parts ; la partie devient rouge et gonflée ; toutes les propriétés vitales s'exaltent ; la sensibilité est plus exquise, la contractilité plus grande, la température plus élevée. Ce surcroît de vie introduit dans la partie lésée, cet appareil qui se développe autour du corps nuisible, pour en amener l'expulsion au moyen du pus, paroissent indiquer l'existence d'un principe conservateur, veillant sans cesse à l'harmonie des fonctions, et luttant sans relâche contre les causes qui tendent à en interrompre l'exercice, et à anéantir les mouvemens

vitaux. A le voir ordonner et diriger les actes de l'économie vivante, on diroit un roi qui gouverne et régit ses états. Le plus grand nombre des maladies aiguës vous offre ce spectacle, qui est vraiment un des plus intéressans que présente l'étude de l'homme malade; mais ce principe agit à l'aveugle, si l'on peut ainsi dire, et sans prévoyance, il fait le mal comme le bien, ainsi que nous venons de le voir, dans les cas où un os a été brisé en plusieurs fragmens; il en est de même dans une toux occasionnée par l'inflammation de la membrane qui tapisse les conduits aëriens du poumon; le principe se trompe évidemment, en opérant des secousses de la poitrine qui ne peuvent qu'augmenter l'irritation. Il est en effet impossible que ses efforts qui deviendront utiles, lorsque la membrane séparera la matière des crachats, expulsent ceux-ci, qui ne sont point encore formés dans les premiers temps de l'inflammation. Même chose s'observe dans les affections compliquées de malignité, et

c'est même, comme nous le dirons, le caractère le plus essentiel de ce dernier état; mais terminons cette digression, et revenons aux maladies des os.

Il faut pour les traiter convenablement, outre des connoissances d'anatomie et de mécanique très-exactes, bien plus d'adresse que de force: la manière de remettre les luxations et les fractures, est aujourd'hui soumise aux règles les plus simples. On a renoncé à ce luxe effrayant de machines dont il est impossible de calculer sûrement la force, et de diriger convenablement l'action; les renoueurs seuls continuent de s'en servir. J'ai vu dans mon enfance, et ce spectacle ne s'effacera jamais de ma mémoire, des renoueurs recourir au moyen suivant, dans la vue de réduire une luxation du bras, pour laquelle ils avoient employé vainement plusieurs procédés défectueux. Le malade, véritable athlète, fut lié sur un banc immobile, et retenu assis par un nombre d'hommes, sous le poids desquels il étoit comme

écrasé. Un lien fut placé au-dessus du coude, sur la partie inférieure du bras démis, puis noué avec une corde attachée au treuil d'un pressoir à vendange. Douze hommes furent chargés de faire tourner la machine; à peine eurent-ils commencé, qu'au milieu des gémissemens et des cris épouvantables du malade, la peau de l'aisselle se gerça et se déchira en plusieurs endroits. L'épaule auroit été arrachée du tronc, si les hommes chargés de retenir le patient, fussent restés sourds à ses cris; mais tous s'enfuirent, accusant les renoueurs de barbarie, et l'individu resta estropié.

C'est sur-tout à traiter les fractures qui n'existent point, que les renoueurs excellent; car, lorsqu'elles sont réelles, il est impossible que leur ignorance ne soit point reconnue aux horribles difformités qu'elles entraînent. Le renoueur en accuse toujours l'épanchement imaginaire du suc osseux; mais on sait bien maintenant que la difformité dépend, dans tous les cas,

du rapport vicieux dans lequel les fragmens sont consolidés ; qu'il n'y a pas de suc osseux qui réunisse et soude l'un à l'autre, à la manière de la colle, les bouts d'un os cassé, et qu'enfin les solutions de continuité de cette espèce se guérissent par une véritable cicatrice, à l'instar des plaies faites aux parties molles; en beaucoup plus de temps il est vrai, parce que gênées par le sel qui durcit et solidifie ces organes, les actions vitales, dans les os, s'exécutent avec plus de lenteur.

Mais c'est principalement à relever les côtes prétendues enfoncées que le renoueur est habile. Une côte ne peut s'enfoncer qu'autant qu'elle est brisée en plusieurs morceaux ; entière, elle se courbe et cède à l'effort qui la presse ; dure et élastique, elle revient sur elle-même et reprend sa direction aussi-tôt que cet effort vient à cesser. C'est donc à tort que l'on torture le malade, sous le prétexte d'enfoncement des côtes.

Les bonnes femmes, dans le pays où je suis né, et dont les habitans mettent à défendre et à conserver l'erreur, la même énergie de caractère et la même ténacité, qu'ils employeroient à défendre une cause meilleure (1); les femmes du peuple, dis-je, relèvent chaque jour l'*estomac* qu'elles prétendent *démis*, en foulant avec les genoux la poitrine de l'homme crédule qui ressent quelques douleurs dans l'épigastre. Elles soutiennent que l'estomac est attaché au bréchet; c'est ainsi qu'elles nomment la petite pièce cartilagineuse qui termine

(1) Dans une excellente Statistique du département de l'Ain, pays dont la partie orientale, formée du ci-devant Bugey, renferme les petites Alpes voisines du Jura, un administrateur aussi éclairé qu'intègre, M. de Bossi, note la conservation d'une coutume fort ancienne et bien singulière: « Dans quel» ques communes, dit-il, on tâche de mettre, à l'insçu » du curé, une petite pièce de monnoie dans la bouche » du défunt ». Cet usage, visiblement emprunté du paganisme, se conserve depuis au moins deux mille ans, malgré tous les efforts des ministres du culte. C'est évidemment l'obole destinée au nocher des enfers.

en bas l'os large de la poitrine. Il est, selon elles, accroché comme une marmite à sa crémaillère; et c'est en conséquence d'une idée aussi absurde qu'elles se livrent à une pratique aussi ridicule. N'en voyons-nous pas tous les jours qui prétendent faire redescendre la matrice de la gorge des femmes? Elles sont trompées par cette sensation d'un spasme, connu sous le nom de boule hystérique, qui semble monter réellement de la région de la matrice vers le gosier, et menacer la femme hystérique de suffocation?

Les tendons peuvent-ils se déplacer, se chevaucher ou *tressauter*, comme dit le vulgaire, qui les prend encore pour des nerfs, ainsi que le faisoient les anatomistes eux-mêmes, lorsqu'il ne leur étoit point encore permis de disséquer des cadavres humains? Les tendons sont trop bien contenus dans leurs gaînes; ils sont fixés d'une manière trop solide pour que ce déplacement puisse avoir lieu, et qu'ils s'enlacent et *tressautent*, comme prétendent

tous les renoueurs. Un fait de ce genre vient d'avoir, sous mes yeux, les suites les plus funestes. Un homme de Coulommiers se déchira quelques fibres des muscles du mollet dans un effort de la jambe. Le repos seul, aidé de quelques calmans, eût remédié à cet accident peu grave, quoique douloureux. Il vient à Paris, consulte un successeur de Valdajou, qui, fidèle à la pratique de cet ignorant *rhabilleur*, conseille un exercice forcé de la jambe. Elle n'a pas tardé à s'engorger, le mouvement est devenu impossible, l'engorgement a gagné le genou; cette articulation s'est roidie. J'ai conseillé les bains et les douches pour dissiper l'engorgement des parties, et restituer leur souplesse.

Négligerons-nous de blâmer hautement la pratique des renoueurs, qui ne manquent jamais à la suite d'une entorse, de violenter, de tordre et de presser en tous sens la jointure déjà douloureuse par l'effet du tiraillement qu'elle a éprouvé,

de sorte qu'ils font d'un mal léger une affection des plus graves, à cause des suites fâcheuses dont elle est susceptible? Indiquons aussi comme très-blâmables les applications inutiles qu'ils se permettent autour d'une articulation, le genou, par exemple, dont les os sont gonflés. Il est vrai que l'on a quelquefois obtenu la résolution de ces sortes de tumeurs en y excitant un mouvement inflammatoire. Un empirique, dont parle Fabrice d'Aquapendente, enveloppa le genou malade d'un cataplasme fait avec les feuilles écrasées de l'herbe aux gueux: *clematis vitalba*. L. Le genou s'enflamma; le gonflement inflammatoire se termina par résolution, et le malade recouvra l'entière liberté de ses mouvemens. Une conduite aussi hardie ne doit pas servir de règle. On ne feroit, dans plusieurs cas, que rendre les progrès de la maladie plus rapides, déterminer la carie plus prompte de l'articulation, et favoriser les ravages de cette dernière, qui

déjà s'est probablement emparée de l'extrémité articulaire des os.

Est-il possible d'avaler sa langue, comme le croit généralement le vulgaire ? Cet organe est tellement attaché par sa base à l'os de la mâchoire ; il est si bien fixé par ses muscles à la partie postérieure du menton, qu'on en sent aisément l'impossibilité. Chacun peut s'en convaincre sur soi-même. Galien raconte cependant que deux esclaves conduits devant un empereur romain, et menacés par lui du supplice des bêtes, se suicidèrent et tombèrent morts sur la place sans proférer une seule parole. En admettant le fait, il est impossible de dire, avec Galien, qu'ils aient avalé leur langue. Ils n'ont pu mourir qu'en arrêtant volontairement la respiration. Cette fonction importante est évidemment soumise à l'empire de la volonté. Nous pouvons en accélérer et en suspendre les mouvemens, les ralentir ou les précipiter, les rendre plus forts ou plus foibles : en sorte que s'il se trouvoit

un homme doué d'un courage assez stoïque pour vaincre ce sentiment d'angoisse que nous éprouvons lorsque la respiration vient à être suspendue, et résister à cet instinct conservateur qui nous porte à faire alors une forte inspiration ; il n'y a pas de doute qu'il ne parvînt à s'asphyxier volontairement. Le fait raconté par Galien me semble donc possible, bien qu'on ne puisse admettre l'explication qu'il propose; mais que des esclaves aient conservé assez de force morale pour se donner la mort par un acte de la volonté la plus ferme et la plus courageuse qu'il soit possible d'imaginer, cela seul me paroît invraisemblable.

Il est bien avéré aujourd'hui que le cuivre avalé ne passe point dans les entrailles à l'état de vert-de-gris, qu'ainsi une pièce de monnaie fabriquée de ce métal ne peut causer l'empoisonnement. Les humidités intestinales ne font que noircir le cuivre sans le rendre vénéneux.

Les hernies ou descentes sont-elles plus

communes en Provence qu'ailleurs, parce qu'on y consomme plus d'huile, et l'usage de cette substance peut-elle y donner lieu ? Erreur sans fondement. Si les moines en offroient autrefois beaucoup d'exemples, cela tenoit à leurs habitudes. Ils étoient à genoux pendant une partie de l'année ; or, dans cet état de génuflexion, la masse des viscères du bas-ventre pèse entièrement sur sa partie antérieure et inférieure, endroit où se trouvent précisément les ouvertures par lesquelles les viscères s'échappent dans les hernies. Ce n'est donc pas à l'usage des alimens huileux qu'elles doivent être attribuées. Elles ne sont pas plus communes en Provence que dans d'autres contrées ; on les rencontre par-tout où il existe une population laborieuse : elles arrivent sur-tout aux ouvriers robustes, lorsqu'ils tentent de lever un fardeau, ou que pour vaincre une résistance considérable, ils exercent un grand effort de la respiration. Le diaphragme fortement abaissé, déprime les entrailles qui cher-

chent à s'échapper par les lieux qui résistent le moins, la descente s'effectue, et les gens les plus forts y sont plus exposés que les foibles.

Nous devons exercer la censure la plus sévère contre ces misérables qui, parcourant les campagnes sous le vain prétexte de guérir radicalement les hernies, dépouillent l'homme du plus précieux attribut de la virilité. En liant le cordon spermatique près de l'anneau, dans une opération sanglante, et en enlevant le testicule, après avoir fait rentrer la descente, ils procurent la formation d'une cicatrice incapable de soutenir l'effort des viscères, et de s'opposer à la formation d'une nouvelle hernie. Inutilement poursuivis par une police vigilante et rigoureuse, ils exercent encore leur pratique meurtrière dans plusieurs provinces de la France. Une pression mécanique, long-temps et constamment exercée sur l'anneau, pendant les premiers temps de la vie, est seule capable de guérir radica-

lement les hernies. On ne doit point se confier aux emplâtres de diverses espèces, pas même au fameux remède du Prieur de Cabrières, rendu public par l'ancien gouvernement. Tous les secrets qu'ont achetés de tout temps au poids de l'or, les gouvernemens abusés par de graves autorités, tels que l'emplâtre du Prieur de Cabrières, la recette de mademoiselle Stéphens, pour fondre les pierres de la vessie, et mille autres qu'il seroit trop long de nommer, ne furent jamais que de grossières amorces tendues à la crédulité, et leur achat l'effet de transactions passées entre des fripons et des dupes. Il ne faut donc se fier dans les hernies, qu'à la pression mécanique constamment exercée par le bandage. Elle ne doit pas être discontinuée un seul instant. Témoin ce jeune marié, qui, pour avoir voulu se dispenser de ce moyen incommode la première nuit de ses nôces, mourut victime de son imprudence, et convertit en torches funéraires les flambeaux de l'hymenée.

Une femme du peuple est venue réclamer mes conseils pour un cancer du sein. Après avoir enlevé les linges dont l'ulcère étoit couvert, elle a tiré de sa poitrine une énorme pièce de veau qu'elle appliquoit immédiatement sur le mal, afin, disoit-elle, d'appaiser la faim du monstre qui la dévoroit. Cette pauvre femme, comme plusieurs de ses pareilles, voyoit dans son ulcère, un animal de l'espèce des cancres, et lui donnoit chaque jour un morceau de viande à consommer pour qu'il ne tournât point contre elle-même sa malfaisante activité ; il lui coûtoit plus à nourrir que toute sa petite famille. J'eus beaucoup de peine à la faire revenir de son erreur : elle y sembloit d'autant plus attachée qu'elle lui avoit causé plus de dépense.

Entrons dans le champ immense des fièvres, nous le trouverons peuplé d'erreurs; contentons-nous de signaler les plus graves. Dans la moins dangereuse de toutes, l'inflammatoire, aucun malade ne

doute qu'il n'ait le sang échauffé, enflammé, brûlé et même calciné, ignorant que la température habituelle de nos humeurs ne s'élève jamais d'une manière sensible. Si elle montoit beaucoup au-delà de trente-deux degrés, qui en est le terme ordinaire, les parties albumineuses ne manqueroient pas de se coaguler, les fluides solidifiés obstrueroient leurs propres vaisseaux, et arrêteroient le mouvement de la vie; mais une température intérieure, constante, uniforme, invariable et indépendante de celle des milieux où ils se trouvent, forme un des caractères propres aux corps vivans, et ce caractère s'observe encore dans l'état de maladie. Lors même que le malade se sent consumer par les ardeurs d'une fièvre brûlante, le thermomètre ne s'élève chez lui que d'une quantité presqu'inappréciable. C'est une erreur de la sensibilité, qui, plus vive que dans l'état de santé ou pervertie de diverses manières, ressent avec énergie les différences les plus légères, et

trouve même dans cette sensation de la chaleur, des nuances propres à chaque maladie. Quelle différence sépare la chaleur douce et humide de la fièvre inflammatoire, où le malade sent ses organes comme échauffés par la vapeur qui s'éleveroit de l'eau bouillante; quelle différence existe entre cette chaleur et la chaleur sèche et brûlante de la fièvre bilieuse? Les erreurs touchant celle-ci sont plus nombreuses et plus importantes.

L'usage des vomitifs est trop redouté. Il semble qu'on se rappelle encore l'arrêt du parlement, qui défendit l'introduction de l'émétique. On leur préfère généralement les purgatifs, sans faire attention que ces médicamens passent au travers de l'estomac, siége principal de la maladie, sans y produire aucun effet, et vont agir sur les intestins. L'abus des purgatifs a été poussé à un point étrange. Chirac, médecin du régent, vouloit dans les affections bilieuses qu'on en usât au moins

tous les deux jours (1). Cet usage inconsidéré des purgatifs a long-temps caractérisé la pratique de la médecine à Paris, et malgré Molière, elle s'est perpétuée jusqu'à nos jours. Les sublimes tableaux de ce maître de la scène, tous les jours admirés avec un nouveau plaisir, n'ont converti personne; et la race des purgons ainsi que celle des tartuffes est loin encore d'être éteinte.

Administrer un vomitif au début de la fièvre gastrique, c'est débarrasser l'estomac d'une surcharge nuisible, rendre le cours de la maladie plus heureux et plus facile, prévenir les complications qui peuvent s'y joindre et accroître le danger; mais purger fréquemment durant son cours, c'est troubler mal-à-propos la marche de la nature, qui, d'elle-même et par ses seuls efforts, tend à la terminaison de la maladie, lorsque l'art ne vient pas la contrarier et la détourner de son but par des excitations imprudentes.

(1) *Purgare saltem alternis diebus.*

Maintenant les médecins éclairés diffèrent entièrement de ceux qu'a ridiculisés Molière ; mais le peuple a conservé, par tradition, les préjugés semés par ceux-ci. Il croit encore que l'on ne peut guérir d'une maladie sans être purgé ; que deux purgations sont toujours nécessaires. L'humeur, disent-ils, est mise en mouvement par la première ; il en faut une seconde pour l'expulser. Telles sont les raisons dont s'appuie le pauvre que je veux, lorsqu'il est rétabli, faire sortir de l'hôpital pour le renvoyer à ses travaux ; le riche, l'homme éclairé, aussi peuple que lui sur ce point, me les répète toujours avec la même assurance.

Il faut bien se garder de purger après avoir coupé, par le kina, une fièvre intermittente, simple ou maligne ; il existe une telle disposition à la récidive, qu'on ne manqueroit pas de reproduire l'accès. Il est bon de noter à cette occasion l'erreur de certains médecins trop timides, qui, partageant les opinions vulgaires

sur le danger du quinquina, le neutralisent presqu'entièrement en l'associant aux purgatifs, ou purgent prématurément lorsqu'ils ont étouffé, par son moyen, une fièvre intermittente.

Les fièvres envisagées sous le point de vue de leur traitement, se partagent naturellement en deux ordres; elles sont de bon ou de mauvais caractère, guérissent par les seules forces de la nature, ou demandent l'intervention du médecin, tendent à la guérison ou à la mort, réclament une médecine expectante, ou bien exigent toutes les ressources de la médecine la plus active. Dans celles du premier ordre, inflammatoires, gastriques et même muqueuses, la maladie marche d'elle-même à une terminaison heureuse, il faut éloigner les obstacles et non prodiguer les secours: on doit se renfermer dans les bornes d'une sage expectation. C'est ici que s'applique heureusement la maxime d'Hippocrate: *c'est souvent faire beaucoup que de ne rien faire*. Mais dans les fièvres de mau-

vais caractère, appelées putrides ou malignes, les propriétés les plus essentielles à la vie, sont profondément atteintes. La nature accablée, ne peut se passer de secours; les mouvemens vitaux ont pris une tendance et une direction vicieuses; la mort en seroit le résultat; il faut qu'une médecine active prenne la place de la médecine expectante. La chose la plus nécessaire à un médecin, c'est de discerner de bonne heure le véritable caractère d'une maladie; de prévoir son cours et sa terminaison future, afin de prédire l'événement avec certitude, et de se fixer d'avance sur le choix des moyens curatifs. Le praticien ignorant ou peu exercé, qui n'a pas appris à distinguer au premier coup-d'œil la nature différente des affections, ne voit dans les phénomènes dont s'accompagne une maladie, que des symptômes qu'il combat chacun par un moyen particulier, et à mesure qu'ils naissent et se présentent, sans embrasser dans son plan de traitement, l'en-

semble des symptômes ou la maladie.

Ce n'est pas qu'il ne s'offre des occasions dans lesquelles cette médecine symptomatique se trouve applicable; dans une fièvre bénigne inflammatoire, par exemple, la réaction trop vive des organes de la circulation détermine-t-elle une affluence trop considérable de sang vers le cerveau? craint-on le délire ou une congestion dangereuse? une saignée prévient cette espèce d'accident dans une maladie qui, sans cela, n'exigeroit que le repos, l'abstinence des alimens solides et l'emploi des boissons délayantes. Lorsqu'une maladie s'enveloppe, à son début, d'un voile insidieux et que l'on ne peut en déterminer le vrai caractère, le médecin est forcé de combattre partiellement les symptômes à mesure qu'ils apparoissent; enfin dans le cours d'une longue maladie, ou d'une affection chronique, comme on dit, des symptômes peuvent s'offrir qui, différant de la maladie sur laquelle ils sont comme *greffés*, réclament des

méthodes de traitement différentes de celles qu'on met en usage contre l'affection principale. Hors ces cas, la médecine de la maladie est toujours préférable à celle du symptôme.

Le mot fièvre n'indique pas plus un être individuel que le mot arbre ne désigne un végétal particulier. C'est néanmoins ce que croit le peuple. Donnez-moi, dit-il, un remède contre la fièvre; le charlatan vante son remède contre la fièvre, sans dire si c'est une fièvre de tel ou tel genre, de telle ou telle espèce. C'est cependant une des classes de maladies qui renferme le plus grand nombre d'individus; inflammatoires, bilieuses, pituiteuses, putrides, malignes, pestilentielles, intermittentes, quotidiennes, tierces ou quartes, sporadiques, épidémiques, etc. etc.... Mais malgré cette multitude et cette diversité, toutes se rapportent à certains ordres, dont le caractère décide la nature du traitement. Une fièvre gastrique exige l'emploi des mêmes moyens, qu'elle soit

continue ou intermittente: que ses accès viennent tous les jours, tous les deux jours ou tous les trois jours; qu'elle règne épidémiquement ou qu'elle frappe un seul malade. La fièvre a été regardée par beaucoup de médecins, comme un mouvement favorable, comme un effort de la nature contre les causes qui l'oppriment, comme un combat dont le résultat doit être le rétablissement de la santé; lutte plus ou moins prolongée à laquelle tous les organes coopèrent, et où l'on voit les parties même les plus éloignées concourir à la guérison, et venir en quelque sorte à l'aide de celle qui se trouve principalement affectée. Cela est vrai, et s'observe très-facilement dans les fièvres d'un bon caractère; mais on voit le contraire dans les fièvres malignes. L'estomac, chargé de sucs dépravés, se contracte de lui-même pour s'en débarrasser; des vomissemens spontanés se déclarent; la fièvre gastrique s'allume; le trouble général qui l'accompagne, semble dirigé vers la même fin,

comme si l'organe malade appeloit tous les autres à son secours pour travailler à sa délivrance. Cet ensemble de mouvemens dirigés vers le même but, et naissant des sympathies (1) qui existent entre tous nos organes, constitue le plus grand nombre des maladies.

C'est par leur moyen, c'est à la faveur de ces sortes d'insurrections organiques, (qu'on nous permette ce terme, il exprime parfaitement notre idée,) que la nature lutte avec avantage contre le principe de la maladie, et l'art de les diriger et de les faire naître fournit matière aux plus

---

(1) Nos organes entretiennent un commerce réciproque de sentimens et d'affections, soit au moyen de leurs liens organiques, soit à la faveur des sympathies. Les rapports de ce dernier genre, ces relations inexplicables entre des organes éloignés, constituent un des principaux caractères des corps vivans; rien de semblable ne s'observe dans la nature morte et inanimée. Tout ne s'y tient que par des liens matériels et palpables; ici la chaîne est invisible, la connexion évidente, la cause occulte et l'effet apparent. (*Nouveaux Elémens de Physiologie*, tom. 1.)

beaux préceptes de la médecine-pratique. J'ai dit l'art de les diriger et de les faire naître, car tantôt il faut en accroître, d'autres fois en diminuer l'intensité et la force, dans certaines occasions les exciter, lorsque la nature, accablée sous le poids du mal, est impuissante pour réagir. Ce dernier cas constitue les maladies du plus fâcheux caractère, les plus promptement et les plus sûrement mortelles, en y joignant celles où les efforts de la nature, quoique remarquables par une certaine énergie, sont désunis, sans accord, ont entr'eux une incohérence qui les rend inutiles, affections dont Selle a le premier bien déterminé le caractère, en substituant à l'expression de malignes, celle d'*ataxiques*, qui peint bien le défaut d'ordre et l'irrégularité de leurs symptômes. Le mot *ataxie*, dérivé du grec, veut dire sans ordre; l'irrégularité est en effet le caractère essentiel de la malignité. Dans les maladies de ce genre, les réactions sont partielles, les efforts qu'entreprend

la nature contre la cause de la maladie, sont isolés; un organe ou même un système d'organes, se consume dans ces mouvemens inutiles. Le concours de toutes les forces, l'accord entre toutes les parties manque évidemment : cependant il peut seul amener une terminaison heureuse.

Les inflammations considérées sous le rapport de leur nature, de leurs phénomènes et de leur traitement, ne présentent pas moins d'erreurs que la classe des fièvres; et pour parler d'abord de la plus légère et de la plus commune, celle de la membrane pituitaire qui tapisse l'intérieur des fosses nasales, la dénomination de rhume de cerveau qu'on lui conserve encore, atteste l'ancienne erreur, suivant laquelle l'eau qui coule en abondance dans le commencement de cette fluxion, venoit du cerveau lui-même. On sait qu'il n'existe aucune communication entre cet organe et les parties extérieures; que les trous dont le crâne est percé à sa base, sont hermétiquement bouchés par les vais-

seaux et par les nerfs nombreux qui passent du dehors au dedans, ou du dedans au dehors ; que les douleurs ressenties dans la région du front, durant l'enchifrenement ou rhume du cerveau, sont dues à ce que l'inflammation de la pituitaire se propage aux sinus frontaux creusés dans l'épaisseur des os de cette partie. Nouvel exemple de l'influence des mots sur les idées : combien importe-t-il donc de parler juste pour penser juste ? une erreur se conserve depuis des milliers d'années, appuyée seulement sur une expression vicieuse.

Il est une inflammation à laquelle les ouvriers et les gens du peuple sont principalement exposés, et qui entraîne souvent à sa suite les mutilations les plus fâcheuses : c'est le panaris des doigts ; bien différent des autres inflammations extérieures par la nature des parties qu'il affecte, le panaris ne veut point qu'on attende pour l'ouvrir l'époque de la maturité. Si l'on diffère jusqu'à ce que du pus

soit formé, et que l'on applique des relâchans sur le doigt malade, la douleur dépendante de la pression mécanique des nerfs et de l'obstacle qu'apporte au gonflement inflammatoire la structure dense et serrée des doigts, la douleur, dis-je, va toujours en croissant, et se prolonge le long des cordons nerveux; l'enflure s'étend à la paume de la main; l'avant-bras, le bras et l'aisselle elle-même y participent bientôt; d'énormes suppurations en sont la suite; la gangrène enfin peut s'établir, s'étendre avec l'inflammation, et faire périr les malades. Dans les cas moins graves, après plusieurs jours d'insomnie, de fièvre et de douleurs intolérables, que les chirurgiens ont coutume de désigner par le terme barbare de douleurs *pertérébrantes*, le pus se forme, la peau se déchire, et dans le fond de l'abcès on voit les tendons des doigts s'exfolier, se détruire et se détacher par lambeaux, de manière que la partie reste désormais roide et sans mouvement, fléchie, si c'est le tendon ex-

tenseur qui a été détruit, étendue, si c'est celui des fléchisseurs.

Il faut attaquer le panaris aussitôt qu'il se déclare, l'étouffer s'il se peut dès son origine, et lorsqu'on échoue dans cette tentative, faire avorter l'inflammation déjà développée par l'incision du doigt gonflé. Il ne sort que du sang; mais ce moyen perturbateur empêche la suppuration de s'établir, de mettre les tendons à découvert, dénudation qui seroit inévitablement suivie de leur destruction, et par conséquent de l'immobilité de la partie. On suit la même marche dans les abcès provenans de la crevasse de l'urètre ou du rectum; on les ouvre prématurément à l'instant où ils se montrent, et avant que du pus ne s'y forme, de peur que le passage dans les graisses voisines d'une trop grande quantité d'urines ou de matières fécales, n'occasionne des ravages mortels.

Parmi les inflammations et les erreurs dont elles sont l'objet et la cause, la petite-

vérole et la vaccine méritent spécialement de nous occuper. Toutes deux sont des maladies inconnues aux anciens, et c'est une des choses les plus curieuses pour l'observateur, que cette apparition de maladies nouvelles pour l'espèce humaine, dont cependant la nature physique ne change point. La petite-vérole paroît s'être d'abord développée parmi les Arabes, et Rhazès, médecin du neuvième siècle, en a donné le premier une bonne description. Au dix-huitième, Jenner découvre, en Angleterre, un préservatif assuré contre elle, et l'on doit espérer que la pratique de la vaccine, généralement répandue, parviendra à l'éteindre complètement. La destruction de l'un des maux nombreux auxquels notre espèce est sujette, est un des plus grands services qu'elle puisse recevoir. C'est ainsi, sans doute, que l'a pensé le parlement d'Angleterre, lorsqu'au nom de la nation et de l'humanité, il a décerné à l'illustre auteur de la découverte de la vaccine, des

récompenses dignes à-la-fois de l'inventeur et du peuple éclairé qui lui rendoit cet éclatant hommage.

Le systême des compensations peut être défendu pour ce qui regarde les maladies nouvelles. Les anciens ne connoissoient ni la syphilis ni la petite-vérole; mais ils avoient la lèpre, qui nous est inconnue, et la vaccine va bientôt faire disparoître la seconde. L'inoculation avoit déjà été heureusement inventée pour en diminuer les ravages et le danger. Rappellerai-je ici la première décision de la Sorbonne, et l'arrêt du parlement de Paris, sur l'inoculation ? Quoi de plus absurde que de voir des théologiens et des légistes, s'immiscer dans de semblables questions, et vouloir les résoudre ! Le parlement auroit dû s'imposer plus de réserve, et se rappeler combien ses entreprises de ce genre avoient été malheureuses. Ses arrêts rendus contre l'émétique et le quinquina étoient cassés depuis long-temps par le bon sens et par l'expérience. On décida que l'*inoculation*

devoit être tolérée. Quelle heureuse différence de temps et de mœurs! La vaccine n'est pas seulement tolérée, mais encouragée. Les gouvernemens de tous les pays s'empressent à l'envi de la propager et de la répandre. Il est vrai qu'à des efforts si louables et si unanimes, la multitude oppose la masse de ses préjugés et, de plus, cette force d'inertie si difficile à vaincre, que l'erreur met presque toujours en usage. Chaque moment voit éclore des écrits en faveur de la vaccine. L'expérience déjà faite depuis quinze années, sur plusieurs milliers d'individus, prouve qu'elle est sans danger, et qu'elle jouit complètement de la vertu préservative. Aucun fait avéré, quoi qu'aient avancé l'ignorance et la mauvaise foi, n'inspire des doutes sur ces heureux résultats. On pourroit dire aux auteurs qui s'occupent de la vaccine, et publient sur cet intéressant sujet des traités, des dissertations, des recueils, des manuels, et jusqu'à des catéchismes, qui répandent ainsi l'ins-

truction sous toutes les formes, et la font pénétrer dans tous les lieux, que la matière est épuisée, si l'on ne se rappeloit le mot si vrai de Voltaire : *On se plaint que je me répète, je me répéterai jusqu'à ce qu'on se corrige.*

Comme celles de l'hydre affreuse qui habitoit les marais de Lerne, les cent têtes de l'erreur renaissent et se reproduisent avec une effrayante activité : il faudroit, pour les détruire, la force plus qu'humaine du fils de Jupiter et d'Alcmène. Redites mille fois aux hommes, répétez-leur jusqu'au dégoût que l'inoculation de la vaccine n'introduit aucun germe fâcheux dans la masse de nos humeurs, que cette incommodité ne mérite presque pas le nom de maladie, qu'il est sans exemple qu'un individu vacciné ait eu la petite-vérole, qu'une expérience de quinze années, faite sur plusieurs centaines de mille individus, en tous les lieux de la terre, et dans les circonstances les plus variées, n'a pas démenti une seule

fois ces résultats; vous en serez moins écoutés que si vous leur montriez une route certaine pour gagner la plus petite somme. Annoncez à l'un d'entr'eux une semblable découverte, vous les verrez tous se précipiter et montrer une ardeur égale à l'indifférence avec laquelle ils reçoivent l'inestimable bienfait de la vaccine.

Le curé Massay vouloit persuader à ses paroissiens que l'inoculation étoit *une invention diabolique. La chose est si véritable*, ajoutoit-il, *que le diable a autrefois greffé sur Job la petite-vérole confluente.* Ministres actuels de la religion, la Sorbonne a décidé *que ce qui pouvoit être utile aux hommes ne pouvoit offenser Dieu :* Enseignez au peuple, du haut de la chaire de la vérité, une des vérités les plus utiles à sa conservation. Les médecins, en travaillant à extirper une des maladies les plus redoutables, s'efforcent de borner l'étendue de leur domaine, hélas! trop vaste; réunissez vos efforts à ces tentatives généreuses; imitez

un gouvernement qui emploie au même but les moyens puissans dont il dispose ; ce but sera atteint et vous aurez bien mérité de l'humanité.

Les dyssenteries, qui, comme l'a très-bien vu Stoll, jettent les malades dans un profond épuisement, d'où résulte la fièvre putride, ravagent épidémiquement les camps et les armées. Plusieurs milliers de soldats se trouvent à-la-fois atteints de cette maladie. Elle n'est cependant point contagieuse, comme on le croit communément. Tous sont exposés à l'influence des mêmes causes, se nourrissent de mauvais alimens, endurent forcément de longs jeûnes, sont exposés à l'air frais et humide des nuits, et essuient des fatigues excessives ; il n'est donc point étonnant que tous soient attaqués en même temps d'une maladie qui n'est pas plus contagieuse que le tétanos, accident redoutable des plaies, qui, après une bataille sanglante, coûte souvent la vie à plusieurs centaines de blessés dans la même semaine.

Les soldats s'imaginent que le meilleur remède contre la dyssenterie, consiste en un grand verre d'eau-de-vie ou de vin chaud et sucré. Ce tonique réussit, il est vrai, dans les flux séreux dépendans de la foiblesse, mais cause souvent la mort par la gangrène des intestins dans la véritable dyssenterie. Le soldat croit suivre la voie de l'expérience ; il meurt pour n'avoir pas su distinguer ces deux états si différens. Il en est de même lorsqu'une douleur de côté le tourmente et gêne sa respiration ; il avale du vin ou de l'eau-de-vie en abondance, et se met au lit. Est-ce une douleur rhumatique ? Le remède réussit en favorisant la transpiration. Est-ce une pleurésie ? le mal ne fait qu'empirer. Rien n'est en effet plus propre à accroître l'intensité de l'inflammation. Cependant il a vu son camarade, malade d'un point de côté, s'en délivrer heureusement en buvant une pinte d'eau-de-vie, il s'étonne de n'en pas ressentir un effet aussi favorable. A-t-il une inflamma-

tion du canal de l'urètre, dans l'état d'érection et de la douleur la plus forte, il tord et violente la partie malade. Du sang s'écoule en abondance, il éprouve de cette évacuation un soulagement momentané. Cependant le canal est déchiré, un ulcère s'établit dans l'endroit qui a éprouvé la torsion, et, outre la syphilis, qu'il gagne infailliblement par cette imprudence, il demeure désormais exposé aux accidens dépendans de la rétention des urines.

Les médecins qui restent étrangers aux progrès de la science, continuent seuls à regarder les bains froids, la saignée, l'ellébore, les voies de contrainte et de rigueur comme les remèdes les plus puissans et les plus efficaces pour la guérison de la manie; il est bien reconnu néanmoins que le traitement moral leur est de beaucoup préférable; qu'il faut éloigner l'aliéné des causes de son délire, entrer dans l'ordre de ses idées, et l'amener peu à peu à en sentir la fausseté. L'art doit beaucoup

sous ce point de vue, aux travaux du professeur Pinel. Il a heureusement réalisé, pour l'histoire et le traitement de la manie, le souhait du vieillard de Cos, faire entrer la philosophie dans la médecine, et la médecine dans la philosophie.

Un pauvre maçon se croit possédé, il vient conjurer Pouteau de le délivrer de son mal. Après avoir inutilement mis en usage toute sa logique auprès de cet homme, le médecin lui ordonne de se coucher à terre, du ton le plus imposant, et saisissant une touffe de cheveux au sommet de la tête, il l'arrache avec force; le maçon jette un cri de douleur, se relève et s'en va bien guéri. Un autre homme croyait avoir un morceau de viande suspendu au bout de son nez; tourmenté de cette vision, il consulte heureusement un médecin qui, loin de contrarier ses folles idées, feint de les adopter, propose l'extirpation de l'excroissance, la simule et guérit le malade imaginaire. Pourquoi Pascal, hypocondriaque et fou, ne trouva-

t-il point un médecin qui tentât de combler l'abîme ouvert sans cesse aux yeux de son imagination délirante? Les idées fixes sont, comme on l'a dit, la cause la plus fréquente de la manie. Se complaire et s'arrêter trop long-temps à une même idée, est le plus sûr moyen de perdre la raison; et lorsque Newton, par la force d'une attention constante et soutenne, découvroit les lois de la gravitation, et atteignoit ces vérités sublimes, il n'étoit pas loin de l'aliénation: *nunquam magnum ingenium sine mixturâ dementiæ*, a dit Sénèque. Rien ne paroîtra plus plausible, si, comme Buffon, l'on fait consister le génie dans la faculté d'arrêter long-temps et fortement son attention sur le même objet. Combien de mécaniciens ont perdu le jugement en poursuivant la chimère du mouvement perpétuel, combien de chimistes en essayant de découvrir la pierre philosophale, combien de géomètres, en cherchant vainement la quadrature du cercle, combien d'amans, dans

la contemplation trop assidue des charmes de leur maîtresse? Faire succéder une idée à une autre idée, les rectifier en les comparant les unes aux autres, est aussi nécessaire à la santé de l'esprit, qu'un air pur, de bons alimens et l'exercice le sont à celle du corps. Je suis dans l'usage de conseiller aux personnes préoccupées d'une seule idée, de se livrer à un travail qui les oblige à les varier; par exemple, de conduire elles-mêmes un cabriolet dans les rues de Paris les plus fréquentées. Il est impossible que l'idée dominante ne soit point éloignée, au moins pour quelques heures, lorsque l'on court à chaque instant des dangers où l'existence d'autrui se trouve compromise ainsi que la nôtre. Les gens riches, en Angleterre, évitent le *splen* dont ils sont menacés, en tenant la place de leurs cochers plusieurs heures chaque jour dans les rues de Londres. Le célèbre tragique Alfiéri, nous apprend, dans les mémoires de sa vie, que, consumé par l'ennui le plus pro-

fond, il ne le rendoit supportable que par cette espèce d'exercice.

Un homme d'un esprit au-dessus de la portée commune, et d'un caractère prononcé, conçoit de vives inquiétudes; la crainte de perdre l'objet de son amour s'empare de son imagination exaltée; il est pris tout-à-coup d'une fièvre maligne. Bien convaincu qu'il devoit à tout prix combattre l'idée dominante, il cherchoit à l'éloigner par la lecture assidue des ouvrages les plus attachans. Les livres sérieux réussissoient seuls à le fixer, et tel étoit sur lui l'empire des idées habituelles, qu'il étoit obligé de se faire lire par ses amis les ouvrages latins les plus difficiles à traduire, tels que les odes d'Horace et l'historien Tacite. A l'intérêt du sujet, il falloit joindre les difficultés de la langue; cela seul pouvoit maîtriser l'imagination qui a présenté une augmentation remarquable d'activité tout le temps qu'ont duré la maladie et la convalescence.

J'entends crier au scandale les partisans de Mesmer, lorsqu'ils liront ici que le mesmérisme est une des erreurs qui ont eu le plus d'éclat dans le dernier siècle. Les merveilles du magnétisme animal méritent, dans l'histoire de l'esprit humain, d'être placées à côté des miracles du diacre Pâris, tous relatés dans le volume *in-quarto* dont un conseiller au parlement fit hommage à Louis XV. Il y avoit alors en France un besoin universel de se passionner pour des choses nouvelles, esprit d'agitation et d'inquiétude dans lequel les gens sensés voyoient les signes avant-coureurs d'une révolution politique. C'est parmi les femmes et les gens du monde que Mesmer cherchoit et trouvoit des dupes et des adeptes; quelques médecins indignes de ce nom crurent voir dans cette chimère un chemin assuré pour arriver à la fortune, et s'empressèrent d'en grossir le nombre. Mais toutes les personnes instruites se moquèrent du succès de cette expé-

rience faite sur la crédulité des hommes (1).

Je connois peu d'erreurs plus universellement admises que celle des *laits répandus ;* c'est sur-tout en ce genre que beaucoup de médecins sont peuple. Ils croyent, comme lui, que les maladies laiteuses dépendent du transport du lait sur divers organes, et accusent cette humeur si douce des ravages les plus affreux. Lorsqu'à la suite d'un accouchement laborieux, la matrice irritée s'enflamme, le bas-ventre tout entier participe bientôt à cette inflammation ; il devient dur, tendu et douloureux. Les mamelles, vers lesquelles les humeurs s'étoient d'abord dirigées, s'affaissent, la femme succombe, et à l'ouverture du cadavre, l'on trouve le bas-ventre plein d'une eau dans laquelle nagent des flocons semblables à

(1) On ne connoît point assez le rapport de MM. Thouret et Andry, nommés commissaires par l'ancienne société royale de médecine, pour examiner cette éclatante folie.

du blanc d'œufs durcis. On croit voir alors le lait lui-même venu des mamelles; mais l'homme instruit ne s'en laisse point imposer par cette fausse apparence, et reconnoît dans l'eau dont le bas-ventre est plein, la sérosité qui mouille habituellement la membrane dont il est tapissé; cette sérosité est épaisse et blanchâtre, parce qu'elle a été séparée, durant l'inflammation de cette membrane.

C'est une chose affligeante que de voir dans quelles erreurs des opinions faites à l'avance peuvent entraîner les meilleurs esprits. Selle, habile médecin de Berlin, va jusqu'à dire qu'on auroit pu faire un fromage du lait caillé qu'il trouva répandu dans le bas-ventre d'une femme nouvellement accouchée, et morte de la fièvre puerpérale.

L'affaissement des mamelles a sur-tout contribué à répandre l'erreur. On n'a pas vu que la sécrétion du lait doit être interrompue dans ses glandes, du moment où une irritation plus vive se développe

du côté de la matrice, en conséquence de cette loi de l'économie animale, suivant laquelle deux irritations un peu fortes, deux douleurs ne peuvent exister à-la-fois.

Cet écoulement sanieux, composé de mucosités sanguinolentes et d'humeurs séreuses, que l'on nomme *lochies*, et qui continue plusieurs jours après l'accouchement terminé, est regardé comme un écoulement laiteux par toutes les femmes. Ce sont tout simplement les organes de la génération qui se dégorgent, et se remettent en quelque manière du travail de la grossesse; comme les femmes qui n'allaitent point ont en général un écoulement plus abondant et plus prolongé, elles ne manquent pas de dire que le lait, au lieu de se porter au sein, s'en va par cette route. Il est vrai que la nature, qui a tout disposé pour l'établissement de la sécrétion du lait après la naissance de l'enfant, évacue par les lochies les matériaux qui y eussent été employés, et qui se trouvent

surabondans du moment que ses vues ne sont point remplies. On voit fréquemment les femmes imputer au lait toutes les douleurs qu'elles éprouvent. Elles trouvent souvent des médecins tellement ignorans, que j'en ai vu traiter des maux de cette espèce sur des hommes, et sur des jeunes filles qui sûrement étoient vierges.

Il en est de même des *gales rentrées;* rien n'est plus commun que les malades qui s'en prennent à cette cause de tous les maux qu'ils éprouvent. Les charlatans ne manquent pas de les fortifier dans cette erreur. Tel d'entr'eux soutient que tout mal vient de-là ; et si vous n'avez point eu la gale, que lui importe, votre père en a été atteint, vous aurez couché dans des draps qui en étoient infectés, et vous en aurez reçu le germe à votre insçu ; d'ailleurs vous reste-t-il quelques doutes? il a une eau qui vous fera paroître des boutons nombreux à la peau, si vous voulez vous en laver durant quelques jours. Cet effet est immanquable de la part

de tout irritant qu'on y applique. Cependant l'empirique obtient un grand crédit, mille voix se fatiguent à chanter ses louanges. Il a semé dans le champ de l'erreur, certain de recueillir une moisson abondante. On voit aujourd'hui beaucoup de gens se plaindre d'une gale rentrée; la mode étend son empire jusque sur les maladies. Lorsque Louis XIV avoit une fistule au fondement, tous les courtisans s'en prétendoient atteints, et Dionis, chirurgien de ce temps-là, en plaisante avec bonhomie. Plusieurs d'entre eux alloient même jusqu'à vouloir se faire opérer d'une fistule imaginaire. Les Mémoires de Saint-Simon nous apprennent qu'ils ne manquoient pas de se purger les jours fixes où, chaque mois, le monarque prenoit médecine; et cependant Molière livroit les purgons à la risée du peuple et des grands sur la scène comique. Mais quel étoit le plus plaisant, du médecin qui, tous les mois, exerçoit cette tyrannie ridicule sur son malade, ou du grand roi

qui se soumettoit sans murmure à ses ordonnances?

La gale ne dépend point d'un virus particulier, quoique les dangers de sa répercussion soient certains. La peau d'un galeux peut être comparée à un vaste vésicatoire dont la suppression subite seroit nuisible, par le transport des humeurs qui se feroit brusquement du dehors au-dedans, et d'où naîtroient diverses espèces de consomptions, de phtisies et de difficultés de respirer, comme j'ai eu fréquemment occasion de le vérifier dans la pratique de l'hôpital Saint-Louis, où l'on traite chaque année un si grand nombre de galeux.

C'est là que j'ai pu m'instruire d'un autre préjugé très-répandu. Toutes les personnes qui ont la jaunisse, ont la plus grande confiance à l'eau de carotte jaune, et lorsque j'y substitue une tisane plus laxative, ils se procurent en cachette de l'eau de carotte, et ne manquent jamais de lui attribuer leur guérison. Ils sont

persuadés qu'il existe un rapport mystérieux entre la maladie et le remède qu'ils employent; il y a analogie de couleur, et *similes similibus gaudent*, me disoit l'un d'entr'eux.

Rien de plus difficile dans le monde que de persuader d'appliquer un cautère aux malades qui en ont le besoin le plus urgent. Les femmes montrent sur-tout pour ce moyen la répugnance la plus décidée. On s'imagine que le cautère une fois établi, on sera obligé de l'entretenir pendant le reste de sa vie; c'est pourquoi on préfère de beaucoup un vésicatoire, qui peut, dit-on, se déplacer et s'enlever à volonté. Cependant le vésicatoire irrite comme le cautère; plus douloureux que lui, il entraîne un écoulement plus considérable de liquides. Le danger de supprimer un exutoire quelconque tient à l'habitude que contracte l'économie, de se débarrasser par cette voie d'une certaine quantité d'humeurs; il sera donc aussi grand, et plus grand

encore pour le vésicatoire que pour le cautère. D'ailleurs le vésicatoire ne peut remplacer ce dernier dans beaucoup de cas. La sécrétion séreuse et puriforme qu'il détermine à la peau, n'a point les effets du pus qui s'écoule du petit ulcère établi par les caustiques. On peut déplacer et supprimer tout cautère, lorsque l'indication pour laquelle on l'avoit mis n'existe plus. Cette suppression est aussi facile que celle d'un vésicatoire, moyennant les précautions convenables.

Existe-t-il d'utiles erreurs? Je ne croirai jamais qu'il soit avantageux à quelqu'un d'être trompé; cela peut être profitable à l'auteur de la tromperie, mais les erreurs s'engendrent en quelque sorte les unes et les autres, et produisent toujours une filiation nombreuse (1). D'une erreur peu importante en théorie, naît l'erreur la plus grave en pratique : en voici un exemple. On croit que les noyés perdent la vie, parce qu'une grande quan-

(1) Tout mal vient d'ânerie. LA FONTAINE.

tité d'eau a pénétré dans leurs poumons et les a suffoqués ; cependant aucune goutte du liquide n'entre dans les voies de l'air ; le resserrement de leur ouverture, appelée *glotte*, s'y oppose, au moment où la personne se noie, et c'est seulement plusieurs heures après, lorsque le cadavre est complètement inanimé, que cette ouverture permet à l'eau de s'y introduire. Sur cette erreur, en apparence indifférente, est fondée la pratique dangereuse de suspendre le noyé par les pieds, pour lui faire rendre l'eau qu'il a avalée. Dans cet état, le sang descend et se porte sur le cerveau, de manière que si le noyé n'est point complètement mort par l'effet de la submersion, il périt apoplectique.

On conserve encore l'espoir de dissoudre par des remèdes nommés lithontriptiques, les pierres qui se forment dans la vessie. Le fameux remède de mademoiselle Stéphens, acheté, vers le commencement du dernier siècle, 140,000 liv. par le parlement d'Angleterre, n'inspire

cependant plus aucune confiance. Mais on croit qu'à l'aide de dissolvans chimiques injectés dans la vessie, on pourra parvenir à fondre les concrétions; il ne s'agit que d'approprier l'injection à la nature chimique de la pierre; mais qui pourra nous en instruire avant l'opération? L'injection convenable pour une pierre de telle nature, accroîtroit infailliblement le volume d'un calcul d'une autre espèce. Enfin comment défendre la poche urinaire contre l'action de ces dissolvans? ils détruiront plutôt les parois molles de l'organe, qu'ils ne dissoudront une pierre dure et résistante.

Il est des maladies qu'au grand étonnement du vulgaire, la médecine traite et guérit par des moyens tout opposés, et non-seulement différens, mais contraires. La colique de plomb, ou des peintres, par exemple, étoit traitée avec succès par Tronchin, avec des purgatifs irritans, et non moins heureusement par Bordeu, avec les relâchans et les délayans. Tout

deux réussissoient, le premier sans doute en réveillant l'action des intestins, engourdis et stupéfiés par l'action du plomb; le second en diminuant l'irritation qu'avoit causée l'influence du métal. C'est cependant à cette occasion que les détracteurs de la médecine triomphent et l'accusent hautement de contradiction. On traite le rhumatisme et plusieurs autres maladies, par des saignées ou par des vésicatoires, par des calmans ou par des irritans, suivant que l'affection est aiguë ou chronique.

Une erreur très-nuisible, c'est d'accorder une confiance trop entière à certains adages devenus des règles invariables de pratique. Il faut, par exemple, appliquer les vésicatoires au lieu souffrant, *loco dolenti*. Ceci est généralement vrai; cependant j'ai vu l'observation trop scrupuleuse de ce précepte suivie des événemens les plus funestes, dans la circonstance que voici. Un malade qui éprouve une grande suppuration vient-il à se gor-

ger d'alimens, l'estomac devient tout-à-coup douloureux, il est le centre d'une action et d'une irritation supérieures à celles qui existent dans l'ulcère; la suppuration s'arrête, les humeurs se portent vers l'organe irrité, et, comme par sa nature il est peu propre à se prêter à cette fluxion, le poumon, sympathiquement irrité, les reçoit; une difficulté de respirer se déclare, et devient suffocative en peu d'heures. L'étouffement est encore plus prompt et plus certain, si l'on applique le vésicatoire sur le point de côté douloureux, au lieu de le placer sur l'ulcère, et de rappeler ainsi la suppuration dont la source est tarie.

Les hommes les plus robustes et les moins sujets aux maladies, sont frappés par les plus dangereuses; le péril tient, chez eux, à la vivacité et à la force des réactions, et ensuite à la longue résistance qu'ils ont opposée. Qu'un athlète soit saisi par la brusque impression d'un air froid, et atteint de péripneumonie;

l'inflammation s'établit d'une manière si prompte et si vive, qu'en peu d'heures les poumons sont entièrement envahis, leur tissu délicat est déchiré par l'affluence trop brusque du sang que le malade crache par flots; le combat que la nature livre à la cause de la maladie, détruit l'organe essentiel qui en est le champ. Chez un individu plus foible, la réaction est moins vive, le poumon n'est entrepris que partiellement, et le cas n'est point mortel. Chez tous les hommes forts, rien n'est plus long que la convalescence, c'est-à-dire le rétablissement entier et complet. Quelle distance immense sépare un état presqu'athlétique de la défaillance! La route est plus longue; il faut, malgré l'énergie d'une bonne constitution et une marche plus rapide, un temps plus long pour la parcourir. Aussi a-t-on fait des dissertations pour prouver qu'une constitution foible étoit préférable à un tempérament robuste. Ce paradoxe me semble impossible à soutenir; car qui ne préfé-

reroit les maladies les plus graves à cette succession de petites incommodités qui font de la vie entière une longue maladie ?

Une des obligations les plus onéreuses imposées au ministère du médecin, c'est d'annoncer aux parens du malade que celui-ci touche à son heure dernière. Rien de plus dangereux et de plus délicat que de lui faire part à lui-même d'un semblable avis. De quelque importance que les dispositions religieuses ou civiles qui lui restent à prendre puissent paroître, il est toujours cruel aux yeux du sentiment et de la raison elle-même, d'empoisonner par les terreurs de la mort, les restes d'une existence prête à s'éteindre. La nature, en bonne mère, dérobe à l'homme, comme à tous les animaux, la connoissance de sa fin. Le phtisique, consumé par la fièvre lente, et l'hydropique, sur le point d'être suffoqué par l'amas des eaux, rêvent encore à leur guérison prochaine, et s'endorment ainsi bercés

par les consolantes illusions de l'espérance.

Le malade qui, dans son inquiète curiosité, vous paroît le mieux résigné, ne croit point être aussi près du terme, et seroit mortellement affecté de voir le médecin partager son avis. On doit donc se garder soigneusement d'être la dupe de sa dissimulation. Annoncez au malade que ses craintes ne sont pas sans fondement, vous le verrez pâlir tout-à-coup, et son inquiétude se peindre au travers d'un calme trompeur et d'une résignation forcée. Le trouble qu'il en ressent va bientôt jusqu'au délire. On entend gronder l'orage des passions mal éteintes, et le murmure des regrets que ne sauroient calmer les plus magnifiques promesses de la religion et ses exhortations les plus touchantes. Tel Oreste poursuivi par les remords, connoît enfin les douceurs du sommeil refusé depuis long-temps à ses paupières; mais des songes effrayans le tourmentent encore,

et lui apprennent qu'il n'est pas de repos pour le parricide (1).

---

(1) Dans le bel opéra d'Iphigénie en Tauride, lorsque le fils d'Agamemnon, cédant aux prestiges heureux d'une illusion agréable, croit qu'enfin les dieux lui pardonnent, au moment où l'orchestre soupire l'air mélodieux,

Le calme rentre dans mon cœur,

le bruit incommode des *quintes* se fait ouïr par intervalles. Un amateur, surpris de cette discordance apparente, et croyant y trouver un défaut d'harmonie, en fit l'observation à l'auteur de la musique. « Pourquoi, lui dit-il, lorsque le personnage est livré tout entier à la jouissance d'un calme inattendu, et respire, pour ainsi dire, le bonheur qu'exprime votre divine mélodie; pourquoi, dis-je, ai-je l'oreille blessée? — Eh! ne voyez-vous pas qu'Oreste se ment à lui-même, lui répond l'homme de génie. Ce bruit des *quintes*, qui contraste si désagréablement avec le chant principal, ce sont les cris de la conscience qui déchirent le cœur du coupable, lorsqu'il paroît jouir du repos que lui refusent les dieux.

Je ne veux point réveiller des querelles assoupies et rallumer des feux mal éteints que couvrent des cendres trompeuses, *ignes suppositos cineri doloso*; mais il me semble, sans vouloir aucunement disputer sur ce point, que la musique, comme la langue italienne, est plus propre à l'expression tendre et gracieuse, qu'à la peinture des passions tragiques.

Un médecin crachoit des flots de sang mêlés de pus; il étoit réduit à une maigreur affreuse, des sueurs abondantes l'épuisoient: Si je traitois, me disoit-il, un malade offrant un pareil ensemble de symptômes, je n'hésiterois pas à le déclarer atteint de phtisie au dernier degré; mais je vois bien le contraire. Il eût été barbare de lui enlever son erreur; tous les médecins sont loin d'en éprouver d'aussi heureuses, et c'est une des peines attachées à l'étude et à l'exercice de cette profession, déjà si pénible.

Un jeune chirurgien, fait récemment prisonnier en Espagne dans une expédition malheureuse, revient à Marseille, et y meurt d'une phtisie dont il avoit emporté le germe en quittant Paris. « Si » vous voulez savoir de quelle manière » votre femme est morte (écrivoit-il à un » officier de la garde de Paris), venez » me voir, je meurs précisément comme » elle ». Il expira deux heures après, à l'instant même qu'il avoit indiqué. Dans

le temps de mes études, j'accompagnois aux leçons cliniques du professeur Corvisart, un élève en médecine atteint d'un anévrisme du cœur. Lorsque cet homme habile nous traçoit un tableau fidèle de cette affreuse maladie, et des symptômes avant-coureurs de la mort, qui en est la suite inévitable, mon camarade, s'appliquant lui-même tous les traits de cette peinture, prédisoit l'instant de sa fin avec une exactitude que l'événement ne manqua malheureusement pas de justifier. Dubreuil, à l'instant de sa mort, voit son appartement rempli de personnes venues de toutes parts, pour lui témoigner leur affliction. « Ma maladie est contagieuse et mor-
» telle, dit-il à son ami Pechmèja, vous seul
» pouvez rester ici, faites sortir tous les
» autres ». Tous deux succombèrent dans la quinzaine. Un médecin qui étoit célèbre, admis en tiers dans cette amitié touchante dont la fabuleuse antiquité peut seule nous offrir un modèle, M. le sénateur Cabanis a vu de plus loin le terme fatal; un

an avant sa mort, il éprouva une attaque d'apoplexie, qui frappa de paralysie la moitié du corps. L'attaque se répéta plusieurs fois dans l'année; enfin, au bout de treize mois, un dernier coup d'apoplexie foudroyante termina en moins d'une heure, des jours si précieux à la médecine, à la philosophie et à l'amitié.

Trop éclairé sur les dangers de sa situation, M. Cabanis voyoit approcher la mort sans effroi. Dans la solitude de la campagne, où il s'étoit retiré durant la dernière année de sa vie, il s'occupoit du soin d'assurer l'existence future d'une famille adorée, et se livroit aux charmes de l'amitié, qui fut toujours son idole. Dans ces conversations philosophiques, dont le souvenir tendre et douloureux ne s'effacera jamais de notre mémoire, il aimoit à répéter cette sentence d'Hoffmann, que l'apoplexie nerveuse est la récompense accordée par la nature aux longs travaux de l'esprit; puis, comme pour nous distraire de ce qu'avoit d'affligeant une pen-

sée aussi déchirante, il nous entretenoit du sujet de ses recherches favorites, et faisoit briller les dernières étincelles d'une flamme qui devoit s'éteindre sitôt. Il puisoit dans les ressources d'une raison aussi ferme qu'éclairée, les forces nécessaires pour soutenir avec tranquillité l'approche d'un moment si terrible pour le commun des hommes. Les espérances religieuses peuvent inspirer le même courage.

J'en ai été le témoin sur un honnête curé de campagne, qui avoit reçu le don divin de la foi dans toute sa plénitude. Heureux de l'espoir d'une éternelle félicité, il quittoit sans regrets cette terre affligée par tant de maux et souillée par tant de crimes. Etrangère au sentiment délicieux de l'amour, aux douceurs de la tendresse conjugale, aux jouissances ineffables de la paternité, son ame, dégagée du lien des affections terrestres, sembloit tendre d'elle-même aux célestes voûtes, comme vers sa demeure naturelle et primitive. Mais tous les hommes,

comme nous l'avons dit plus haut, sont loin de recevoir les mêmes bienfaits des consolations réservées par la religion, à notre dernière heure.

Il ne paroîtra point hors de propos de relever une erreur physiologique, généralement accréditée, relativement à la dépravation graduelle de l'espèce humaine, et à la supériorité des siècles anciens sur les temps modernes. L'âge d'or n'exista jamais que dans l'imagination des poètes, comme il sera facile de nous en convaincre. Ce préjugé aussi répandu qu'il est ancien, tient à la force ainsi qu'à la vivacité des impressions reçues dans le premier âge. De la même cause dépend aussi la force du sentiment connu sous le nom d'amour de la patrie. C'est à l'époque de la puberté et de la première jeunesse, que la mémoire, devenue imagination, a le plus de netteté, d'étendue et de puissance. C'est de cette époque que nous conservons les souvenirs les plus distincts et les plus durables.

J'ai ouï conter au respectable M. Dubelloy, presque centenaire, des anecdotes de sa jeunesse, avec tout le feu et toute la vivacité de cet âge. Il n'en omettoit aucune des circonstances, même les plus minutieuses, embellissoit son récit des couleurs locales les plus variées et les plus vives, et cependant ce vénérable prélat ne se rappeloit que confusément ce qui s'étoit passé la veille au Sénat. C'est ce qui donne durant toute la vie, aux souvenirs de la patrie absente, tant de force et tant d'énergie. Le guerrier, expirant sur les rives du Scamandre, se rappelle encore la douce Argos et les vallons délicieux de la paisible Arcadie : *Et dulces moriens reminiscitur Argos.* Le féroce Africain, chargé du poids de nos fers, se donne courageusement la mort, assuré de revoir sa patrie, dont il rêve tous les charmes. Deux Lapons, transportés au milieu d'une cour brillante, tentent de regagner à la nage leurs monts hérissés de frimas, et s'élancent sans

hésiter au milieu des flots qui doivent les engloutir. Souvenir de la patrie absente, qui pourroit dire toute votre puissance (1)! Atteint naguère d'une fièvre maligne et convulsive, sur le point de mourir, lorsque tout chez moi menaçoit de s'éteindre, tout, hormis les sentimens affectueux du cœur, lorsque les choses du monde m'apparoissoient déjà dans un loin-

---

(1) Les poètes et les littérateurs modernes ne me semblent point avoir tiré de ce sentiment tous les secrets qu'il renferme. Les anciens, plus voisins que nous de la nature, en ont mieux connu toute la puissance. Quel homme vraiment sensible n'a point versé des larmes en lisant attentivement ce morceau d'une poésie douce et mélancolique, où le poète roi fait gémir les tribus d'Israël captives sur les bords de l'Euphrate? « Comment chanterons-nous nos saints cantiques dans une terre étrangère? Si jamais je t'oublie, Jérusalem, que ma main soit privée de ses mouvemens, et que ma langue s'attache à mon palais »! Je hasarde ici cette foible version de la traduction latine, déjà inférieure à l'original hébreu : *Quomodo cantabimus canticum Domini in terrâ alienâ? Si oblitus fuero tuî, Jerusalem, obliviscatur dextera mea, adhæreat lingua mea faucibus meis, si non meminero tuî.* (Psalm. 136, v. 4 et 5.)

tain obscur, et comme enveloppées d'une vapeur légère; montagnes de mon pays, que je n'ai jamais pu revoir sans une émotion profonde, votre image se retraçoit à mon souvenir; mon imagination me rappeloit avec fidélité votre aspect imposant, vos sîtes enchanteurs et vos horreurs majestueuses! Ces idées fortement empreintes dans la mémoire, à l'époque où elle jouit d'une force plus considérable et d'une netteté plus grande, conservënt nécessairement plus d'empire sur l'homme simple et grossier, que sur celui qui a continuellement affoibli ces impressions natives par une succession variée d'idées nouvelles et de nouveaux sentimens.

C'est une remarque constante, que les habitans des pays de montagnes sont plus fortement attachés, que ceux des plaines, au pays qui les a vu naître. L'amour de la patrie est capable de leur inspirer les résolutions les plus magnanimes et le plus héroïque dévouement. Des sentimens si généreux peuvent être rapportés à des

causes matérielles et physiques. Les yeux du montagnard sont frappés de bonne heure par le magnifique spectacle que la nature lui présente à chaque instant. Les effets que produisent sur nous ses merveilles, sont plus profonds et plus durables que ceux qui naissent du spectacle de l'industrie humaine, surtout lorsqu'elles ont lieu à l'âge où domine la mémoire, jointe à l'imagination.

Comme le principe du sentiment s'épuise et ne se renouvelle plus chez le vieillard, l'homme cesse à cet âge d'être affecté de la même manière, par les objets qui l'environnent. Il porte sur ce qui l'émeut des jugemens faux; parce que son amour-propre l'empêchant de tenir compte des changemens qu'il a subis, il aime mieux attribuer à une dégénération universelle, la différence qui existe entre les sensations qu'il éprouve maintenant, et celles qu'il ressentoit dans le temps de sa jeunesse. Il s'épuise en louanges continuelles des temps passés, les compare avec cha-

grin au présent, et voudroit persuader que tout vieillit avec lui et se détériore. De-là vient la chimère de l'âge d'or. « Il y a pourtant, dit M. de Tracy, une cause à ce préjugé universel du bonheur de l'âge d'or, comme il y en a à toutes les erreurs et à toutes les maladies de l'esprit humain; et la voici : Pour tout vieillard, le plus beau temps dont il se souvienne est celui de sa jeunesse; c'est-là, pour lui, le temps par excellence, celui des beaux jours et du bonheur; il le vante sans cesse. Elevé dans le respect de son père, qui faisoit de même, il croit facilement que le temps de la jeunesse de ce père étoit encore supérieur, et que celui de la jeunesse du monde étoit au-dessus de tout. La masse des hommes, en général mécontente de son sort, croit volontiers à cette supériorité des temps antérieurs, qui lui est continuellement attestée par des gens qui les ont vus. D'ailleurs elle remarque qu'ordinairement les hommes un peu âgés sont les plus sages; elle se persuade aisément

que les temps où ils sont nés et où ils se sont formés, étoient réellement plus éclairés, et elle s'accoutume ainsi à la folle opinion que tout va dégénérant, sans s'appercevoir qu'il y a en cela un véritable renversement d'idées : car si les hommes les plus âgés sont en général les plus éclairés, c'est, grace aux bienfaits de l'expérience, et la même raison fait, que ce sont les temps les plus récens où il y a le plus de lumières, puisque ce sont les siècles les plus anciens qui sont vraiment l'enfance du monde. C'est ainsi qu'une idée fausse s'accrédite d'âge en âge, et qu'elle devient la source d'une infinité d'autres, dont l'observation attentive de nos facultés doit nous préserver ».

J'ai vécu avec des hommes qui valoient mieux que vous, dit Nestor aux chefs de la Grèce, et aucun d'eux ne se permet le doute le plus léger. Nos pères étoient meilleurs que nous, dit Horace, et de nous naîtront des hommes moins vertueux, tant cette croyance étoit bien

établie. Le soleil n'a plus le même éclat, les fleurs le même parfum, les fruits la même saveur, toute la nature me semble triste et décolorée. Vieillard, rien n'a changé que vous, lui dit Saady, dans un apologue oriental. La cause de ces changemens est en nous; autour de nous tout est resté le même. Toujours également féconde, la nature fait passer tous les êtres dans son inépuisable creuset, éternise sa jeunesse et conserve une fraîcheur toujours nouvelle: les individus meurent, les espèces se conservent, et par-tout la vie naît au sein de la mort.

L'énergie du cœur donne en général la mesure de la force vitale; les battemens du pouls se ralentissent progressivement du moment de la naissance à celui de la mort: ce grand ressort de la machine humaine se détend insensiblement, et projette les flots de sang avec moins de vigueur. Le liquide, amené plus lentement vers tous les organes, les heurte avec moins de force; ils éprouvent

un sentiment moins vif de sa présence. *Le tact intérieur* est moins énergique; et comme le sentiment de l'existence est dû principalement à cette impression, que produit le sang lancé à chaque instant par le cœur, dans le tissu de tous les organes, une voix intérieure nous avertit que le pouvoir d'user de la vie et de la transmettre, s'affoiblit sensiblement.

Les métaphysiciens n'ont point, ce me semble, accordé une attention assez grande à ce phénomène de la nature vivante : on croiroit, par exemple, que Condillac fait uniquement dépendre le sentiment de l'existence, la conscience que nous en avons, des sensations transmises par les sens externes, et principalement par celui du toucher, qui nous avertit de la résistance que les corps étrangers opposent au nôtre. *Le sentiment du moi*, le plus vif et le plus intime, naît surtout des impressions intérieures; le cerveau est continuellement occupé par deux

ordres d'idées bien distinctes. Il y arrive à-la-fois des impressions venant de tous les organes, qui, par leur assemblage, constituent la machine humaine, et d'autres qui lui sont transmises par tous les sens, au moyen desquels nous sommes avertis de la présence des objets extérieurs. Ce sont les impressions venues du dedans, les sensations instinctives, sur lesquelles Cabanis a appelé l'attention des métaphysiciens, qui nous avertissent à chaque instant, et comme à notre insçu, de la réalité de notre vie, et du degré auquel nous en jouissons. C'est spécialement la force ou la débilité des instrumens de la circulation qui déterminent la foiblesse ou l'énergie de ce sentiment. Le jeune homme, sentant que dans tous ses organes arrivent des flots de sang, par un mouvement vif et rapide, a la conscience la plus vraie de son être et de ses forces. Il est toujours prêt à les répandre au dehors, et dans son élan, il brave toutes les résistances. Le vieillard, au con-

traire, sentant bien, sans s'en rendre compte, qu'à peine les organes sont animés au degré suffisant pour continuer l'exercice de leurs fonctions, se replie sur lui-même, craint les sensations trop fortes, fuit la fatigue, se concentre au-dedans de soi, et de-là naissent la lenteur, la timidité, l'égoïsme, l'avarice; apanage ordinaire de la vieillesse; tristes effets de l'affoiblissement gradué du physique. Son activité détermine, au contraire, dans la jeunesse, ce courage impétueux, ce besoin d'action, cette générosité, et autres dispositions, pour ainsi dire, *excentriques*, qui caractérisent ce bel âge de la vie. Des qualités morales si opposées sont, sans contredit, une des preuves les plus frappantes de l'influence du physique sur le moral de l'homme.

Le courage naît du sentiment de la force, et celui-ci est relatif à la vivacité avec laquelle le cœur pousse le sang vers tous les organes. Le tact intérieur, que produit l'afflux du liquide, est d'autant

mieux senti, que le cœur est plus robuste. C'est par ces raisons que certaines passions, telle que la colère, augmentant l'énergie et la rapidité des mouvemens du cœur, centuplent les forces et le courage, tandis que la peur produit des effets bien opposés. Tout être foible doit être craintif, et fuir le danger, parce qu'un sentiment intérieur l'avertit qu'il manque des forces nécessaires pour le repousser. On objectera peut-être que certains animaux, tels que le coq-d'inde et l'autruche, sont moins courageux que le plus petit oiseau de proie; qûe le bœuf l'est moins que le lion, et plusieurs autres carnivores; mais quoique le cœur d'un épervier soit absolument moins gros que celui d'un coq-d'inde, il l'est bien plus, proportionnellement au volume de l'animal. Ajoutez que l'oiseau de proie, comme tous les carnivores, puise encore son courage dans la bonté de ses armes offensives.

Une autre objection plus spécieuse, et non mieux fondée, se tire du courage

que manifestent, dans certaines occasions, les espèces animales les plus timides, de celui, par exemple, avec lequel la poule défend ses petits; de celui qui porte d'autres animaux pressés par les sentimens de la faim ou de l'amour, à braver tous les dangers, et sur-tout de la valeur, poussée jusqu'à l'héroïsme, chez les hommes les plus débiles. Dans l'homme en société, l'utile préjugé du point d'honneur, les calculs de l'intérêt, et mille autres idées, altèrent les inclinations naturelles, au point de rendre lâche l'homme que sa force porteroit à braver tous les périls, tandis qu'elles inspirent les actes les plus magnanimes à ceux que leur organisation sembleroit devoir rendre les plus timides. Mais toutes ces passions, tous ces sentimens n'agissent qu'en augmentant la force du cœur, en redoublant l'activité et l'énergie de ses battemens, de manière qu'il excite, par un sang plus riche et plus abondant, soit le cerveau, soit les masses musculaires.

Les erreurs relatives au traitement des maladies, sont les plus dangereuses et les plus importantes à détruire; c'est pourquoi nous avons accordé un espace considérable à leur examen. Par une raison contraire, nous passerons sous silence certaines opinions physiologiques erronées, comme, par exemple, celle que l'on peut enlever la rate sur un individu, et le rendre, par-là, beaucoup plus léger à la course. Outre que cette opération seroit difficile et dangereuse, à raison de la situation de l'organe et des vaisseaux qui s'y rendent, elle est sans exemple, et l'on ne voit pas comment l'individu, qui n'auroit plus de rate, malgré le proverbe, *courir comme un dératé*, seroit par-là plus vîte à la course.

Cependant, tous les proverbes populaires relatifs à la médecine, ne consacrent point des erreurs, plusieurs renferment un sens profond et vrai, caché sous une expression triviale; le lecteur sera bien aise de les trouver rassemblés en certain nombre. *Interdùm vulgus rectum videt*,

est ubi peccat, dit Horace, dans la première épître du deuxième livre. Le vulgaire, quoique soumis à l'erreur, voit quelquefois juste. Or, il est bien remarquable que parmi les expressions proverbiales, qui sont dans sa bouche, celles qui couvrent un sens physiologique, sont en général mieux fondées que celles qui regardent la conservation de la santé ou la guérison des maladies.

C'est une *mâchoire*, dit-on vulgairement d'un homme dont l'esprit est borné. Il tient en quelque chose de l'animal, lequel diffère principalement de l'homme, en ce que des deux parties de la tête, le crâne et la face, celle-ci, composée de deux mâchoires, a un développement considérable, et l'emporte d'autant plus sur la cavité où le cerveau est logé, que l'intelligence de l'animal est moindre. Les plus stupides et les plus féroces, ceux dont l'intelligence rapetissée paroît presqu'entièrement réduite à l'instinct, ont les mâchoires tellement prolongées, que

leur crâne, rejeté en arrière, paroît à peine faire partie de la tête.

Le monde ignore que l'une des plus belles découvertes dans les arts du dessin, est due à un médecin hollandais, nommé Camper ; ce savant, tout en s'occupant spécialement de la partie chirurgicale de son art, et en l'enrichissant de plusieurs découvertes précieuses, étendoit à plusieurs autres branches de nos connoissances, les ressources d'un esprit aussi vaste que singulier. C'est à lui qu'appartient la découverte du canal qui, rempli d'air chez les oiseaux, contribue en partie à leur assurer une légèreté spécifique, presqu'égale à celle de l'atmosphère. Tous les naturalistes s'accordent à lui faire honneur de cette découverte, dont la priorité avoit été contestée par Jean Hunter. Il venoit de publier, sur la forme du soulier, un ouvrage original, plein des vues les plus saines d'anatomie et de mécanique, lorsqu'à l'ouverture de l'académie de dessin, établie à Amsterdam, il

prononça, sur la nature du beau, un discours où se trouvent consignées les vues les plus nouvelles et les plus lumineuses, sur les sources de la beauté dans la figure humaine.

Pour expliquer ce que l'on croyoit inexplicable, il imagine deux lignes, dont l'une descend du front au menton, et mesurant la face en hauteur, se nomme faciale; l'autre ligne, tirée horizontalement à la base de la tête, vient aboutir au menton, et se nomme, à cause de cela, mentonnière. De la rencontre de ces deux lignes, l'une tenant de la verticale, et l'autre de l'horizontale, résulte un angle plus ou moins aigu, et la grandeur ou la petitesse de cet angle donnent la mesure de la beauté ou de la laideur. Il est ouvert de 85 degrés environ chez l'européen, de 70 chez le nègre, parce que la sallie des mâchoires rejette en avant l'extrémité inférieure de la ligne faciale, et la rend plus oblique. L'angle devient plus aigu, il n'est plus que de 67 à 31 degrés,

dans la classe nombreuse des singes, de 41 à 30 dans celle des chiens, et de 23 environ pour le cheval. L'inclinaison de la ligne faciale augmente; le sinus de l'angle formé par sa rencontre avec la ligne mentonnière diminue par degrés; enfin, les deux lignes s'approchent du parallélisme, la face disparoît presqu'entièrement chez les reptiles et les poissons à tête aplatie; il ne reste plus du visage qu'une ouverture transversale, c'est la bouche, susceptible de s'ouvrir d'une façon démesurée, par l'écartement des deux mâchoires, qui sont alors à-peu-près également mobiles, comme on le voit sur les crocodiles et chez les serpens. L'idée de la voracité et de la férocité se lie comme à notre insçu à cette forme si dégradée; aussi, sommes-nous tentés de regarder comme glouton, brutal et presque stupide, un homme dont la bouche est très-grande et le menton fort saillant. Si l'on remonte, au contraire, de l'homme aux Dieux, dont les anciens nous ont transmis les images, on voit la ligne

faciale parfaitement droite, ou même inclinée en avant, de sorte qu'elle forme un angle obtus par sa rencontre avec la ligne mentonnière; de cette inclinaison, dont on voit des exemples sur toutes les statues des Dieux de l'antiquité, résultent, pour la tête, un air de grandeur et de majesté, un front saillant, indiquant un cerveau volumineux et une intelligence divine.

Pour les héros et les demi-dieux, l'artiste grec s'est contenté d'une forme que la nature peut quelquefois atteindre dans certains individus d'une rare beauté, où la ligne faciale forme un angle droit. C'est ce que l'on a pu voir chez quelques hommes, et ce que l'on observe assez souvent sur les têtes d'enfans. Elles plaisent généralement, ce qui tient non-seulement à la grandeur relative des yeux, dont l'accroissement est achevé de très-bonne heure, mais encore à la saillie du front et à la petitesse du menton, qui ne se développe point aussi vîte que le crâne.

Mais, comme M. Cuvier en fait la remarque très-importante, pour que les lignes imaginées par Camper indiquent avec précision les dimensions respectives du crâne et de la face, il faut non-seulement mesurer l'extérieur de la tête, mais encore mener les tangentes sur les surfaces internes. Il est, en effet, certains animaux dont les os du front sont creusés de cavité d'une telle ampleur, que le crâne en est gonflé, et s'avance au-dessus des os de la face; c'est ainsi que, dans l'éléphant et dans la chouette, sa grosseur apparente est bien supérieure à sa capacité réelle. Aussi trompés par cette ressemblance spécieuse, tous les peuples ont accordé à ces animaux un degré d'intelligence et de sagesse, voisin de la sagesse et de l'intelligence humaines. L'éléphant l'emporte de beaucoup, il est vrai, à cet égard, sur les autres animaux. Ne sachant comment expliquer certaines actions morales dont il est capable, quelques philosophes indiens ont été jusqu'à lui attribuer une ame im-

mortelle, sans faire attention que chez lui la délicatesse et la perfection du sens du toucher, dont sa *trompe* est le siége, suffisent pour expliquer la supériorité de son intelligence. Les anciens avaient regardé la chouette comme l'emblême de la sagesse; c'étoit l'oiseau de Minerve, de même que le paon superbe servoit d'attribut à l'orgueilleuse Junon, et que les colombes lascives étoient attachées au char de Vénus.

Le nom de *col de grue*, donné aux hommes dont le col est difforme, par son excessive longueur, ne cache pas un sens moins véritable. En général, tous les animaux chez lesquels une distance considérable existe entre le cœur et le cerveau, par l'effet de la longueur démesurée du col, paroissent pourvus, comme le héron, la grue, la giraffe, d'une intelligence très-bornée. L'action du cerveau est tellement subordonnée à celle du cœur, qu'elle doit nécessairement languir, lorsque les flots de sang que celui-ci envoie

sans cesse vers la tête, y arrivent avec un mouvement retardé par la distance. Cette action cesse lorsqu'ils n'y parviennent plus. La syncope arrive toutes les fois que son influence est suspendue un seul instant. A quelques exceptions près, les hommes dont le col est court, le cœur robuste et le cerveau volumineux, sont capables d'une énergie de penser, refusée à ceux chez qui les conditions opposées se rencontrent.

Les individus chez qui le talon est court, ont la voûte du pied très-peu apparente. Cette partie en devient moins solide et moins propre à s'accommoder aux inégalités du sol. La démarche est moins assurée, en outre, par la petitesse du talon, le tendon des muscles du mollet qui y prend son attache, est, comme on dit vulgairement, mal détaché. Il agit sur le pied qu'il étend, par un bras de levier plus court, et perd ainsi une grande partie de sa force effective. Les nègres, qui excellent à la course, et se distinguent par

une grande prestesse à la danse et dans tous les exercices gymnastiques, ont le talon beaucoup plus long que les Européens, et par ce trait de leur conformation, par l'inclinaison de leur ligne faciale, la saillie de leurs mâchoires et autres différences anatomiques, sont évidemment placés un degré plus bas dans l'échelle animale.

L'expression *de pied plat*, comme celles de *mâchoire* et de *col de grue*, indique donc une imperfection physique, à laquelle des vices de l'intelligence sont ordinairement liés. Ces mots sont usités dans la langue de plusieurs peuples, comme dans la nôtre.

S'épanouir la rate, est une expression populaire qui subsiste dans le langage, comme pour attester l'ancienne erreur de physiologie, qui plaçoit dans ce viscère le siége du rire et de la gaîté.

Une autre expression, *être né coiffé*, indique une croyance superstitieuse, suivant laquelle l'enfant qui vient au monde, entraînant après soi, et sur sa tête, le

délivre, étoit destiné aux événemens les plus heureux ; bien que les gens sensés ne puissent voir qu'un préjugé dans cet accident assez ordinaire de l'accouchement.

Cet *enfant a trop d'esprit, il ne vivra pas* : indique le développement précoce de l'intelligence chez les rachitiques et les phtisiques. Il semble que la fable elle-même ait voulu consacrer cette triste alliance du mérite précoce et d'une mort prématurée, lorsqu'elle assure d'Achille, que le Destin lui avoit accordé, *ou beaucoup d'ans sans gloire, ou peu de jours suivis d'une illustre mémoire ;* comme l'a exprimé, en beaux vers, le plus harmonieux de nos poètes.

Vieux cheval a besoin de repos : Solve senescentem maturè sanus equum, avoit dit Horace ; ce proverbe est un des mieux fondés, pour ce qui concerne le physique, la vérité n'en sauroit être contestée ; elle n'est pas moins évidente sous le rapport moral : avec l'âge s'éteint le feu du génie ; les tragédies de la vieillesse de

Corneille et de Voltaire les eussent déshonorés, si jamais le génie pouvoit l'être. Il est heureux pour la gloire de Racine, que les dégoûts suscités par l'envie soient parvenus à l'écarter de la carrière dramatique avant l'âge où les passions s'éteignant, nous devenons incapables de les peindre. *Quant à moi j'estime,* dit Montaigne, *que nos ames sont désnouées à vingt ans, ce qu'elles doivent être, et qu'elles promettent tout ce qu'ellès pourront. Jamais ame qui n'aist donné à cet aage là, aarhe bien évidente de sa force, n'en donna depuis la preuve.* On objectera sans doute l'exemple si souvent cité de J. J. Rousseau, qui ne devint auteur qu'à l'âge de quarante ans. Mais avant de s'élancer en triomphateur dans la carrière des lettres, Rousseau avoit dans sa jeunesse fait une provision abondante de sensations, de matériaux et d'idées. Concevoir jeune, et exécuter vieux, voilà le secret de beaucoup de compositions, qui, publiées par des personnes avancées en

âge, nous étonnent par leur fraîcheur et par leur énergie.

Il n'est pire eau que l'eau qui dort : exprime à-la-fois un sens moral et un sens physique; cela est vrai, au propre comme au figuré. Dans les eaux stagnantes se forment et s'élèvent des miasmes capables d'engendrer des maladies : les hommes, trop susceptibles de se contenir, peuvent couver long-temps les dessins les plus funestes (1).

Lever à cinq, dîner à neuf;
Souper à cinq, coucher à neuf,
Font vivre d'ans nonante-neuf (2).

---

(1) Les gens sans bruit sont dangereux,
Il n'en est pas ainsi des autres.

Le Torrent et la Rivière. LA FONT.

« Car comme on luy (à César) eust un jour rap- » porté qu'Antonius et Dolabella machinoyent quel- » que nouvelleté contre luy, il respondict, *que ces* » *gras et perruqués ne lui faisoyent point de paour*, » *mais ouï bien ces pales et maigres*, entendant cela » de Brutus et de Cassius ». (PLUTARQUE, *traduction d'Amyot.*)

(2) Ce proverbe existe aussi en latin. *Surge quintâ*,

Ce vieux proverbe indique les habitudes des Français au temps de Louis XII. A la cour de François Ier, on dînoit à dix heures et l'on soupoit à six. Nos pères dînoient à midi, et soupoient à sept heures. Enfin l'heure du dîner a été progressivement retardée, et nous dînons aujourd'hui à l'heure où ils soupoient jadis. Quelles que soient les variations qu'amènent insensiblement la mode et l'usage, nous mettons toujours de six à huit heures d'intervalle entre deux repas copieux. C'est la distance requise pour que la digestion ait le temps de s'accomplir pleinement. Or il importe de ne point forcer ses organes à recommencer un nouveau travail, avant que le précédent ne soit entièrement terminé.

Viande bien mâchée est à demi digérée; rien n'est plus vrai; c'est dans la bouche,

---

prande nonâ, cœna quintâ, dormi nonâ, nec est morti vita prona.

par la trituration parfaite des alimens, et par leur mélange intime avec la salive, qu'ils se préparent, au moins autant que dans l'estomac, à fournir du chyle, lorsqu'ils viendront à se mêler avec la bile, dans le premier des intestins.

Il n'est sauce que d'appétit (1), est une autre sentence populaire fort ancienne, s'il est vrai que Socrate, se promenant à grands pas devant sa maison, répondit à un de ses amis qui lui en demandoit la cause; *je me fais une sauce pour mon souper.* Rien n'est en effet plus salutaire; rien n'est au contraire plus faux et plus dangereux que le proverbe, *ce qui plaît à la bouche, est doux à l'estomac.* Bien que le sens du goût soit un conseiller assez fidèle, et se révolte souvent à la saveur d'un aliment nuisible, il peut cependant nous induire aux plus fâcheuses erreurs.

---

(1) Et mieux que Bergerac, l'appétit l'assaisonne.

BOILEAU.

Optimum condimentum fames.

Des poisons passent sans qu'il nous avertisse de leur qualité vénéneuse. Il est beaucoup moins parfait chez nous que chez les quadrupèdes herbivores, qui, sur plusieurs milliers de plantes dont une prairie est couverte, savent choisir celles qui conviennent à leur nature, et ne touchent point aux autres; ainsi, quoiqu'il faille avoir égard à l'instinct des malades et à leur appétit, le choix de leurs alimens et de leur boisson doit être éclairé par la science. La maladie déprave souvent le sens du goût, au point qu'il n'est agréablement affecté, que par les substances les plus indigestes, comme on le voit, lorsqu'une jeune fille atteinte des *pâles couleurs*, se plaît à avaler des charbons et de la craie.

J'aime mieux le proverbe, *ce qui est amer à la bouche, est doux au cœur*. Il est généralement vrai, quoiqu'on en puisse abuser, comme le font de nos jours ces gourmands qui boivent au milieu d'un festin un verre d'absinte ou de toutes

autres liqueurs spiritueuses et amères, pour forcer leur estomac, déjà fatigué par un premier service bien suffisant pour une faim ordinaire, de reprendre au milieu de la carrière toute sa force et toute son énergie.

L'art des Apicius, sous le nom de gastronomie, a fait de nos jours, des progrès aussi honteux que surprenans. Je ne saurois, au risque de passer pour le disciple de Sancho-Pança, me dispenser de citer à ceux qui rabaissent ainsi la nature humaine, *que les gourmands creusent leur fosse à belles dents;* et qu'*il faut, au lieu de vivre pour manger, manger seulement pour vivre* (1). Le spartiate Euclide, devenu trop gros, fut cité par Lysandre

(1) *Plures occidit gula quàm gladius.*

Claude Minos, dans ses Commentaires sur les emblêmes d'Alciat, cite une épigramme grecque qui renferme le sujet de la fable du Rat et de l'Huître.

Ostrea clauserunt tacta repente domum,
Deprehensum et tetrò tenuerunt carcere furem
Semet ni obscurum, qui dederat tumulum.

ALCIAT.

devant les magistrats. Il fut réprimandé d'une chose regardée à Lacédémone comme déshonorante; peu s'en fallut qu'il ne fût exilé, pour que son exemple servît de leçon à ses concitoyens. *Insensé*, lui eût dit Pythagore, *quand cesseras-tu de rendre ta prison incommode?*

Tenez chauds les pieds et la tête, au demeurant, vivez en bête. Montaigne nous assure que de tout temps ce proverbe fut dans la bouche du peuple (1). Un plaisant l'a travesti, lorsqu'il suppose que Boërhaave mourant, légua à un de ses amis le conseil de tenir sa tête froide, ses pieds chauds, et de se moquer des médecins. Mettons de côté ce dernier précepte évidemment tiré du désir d'aiguiser un proverbe en épigramme; les deux autres ne sauroient être observés avec trop de soin; nos pieds, éloignés du centre de la circulation et des foyers principaux de la chaleur et de la vie, sont aussi de toutes nos

(1) Essais, livre 2, chap. 12.

parties les moins vivantes et les plus sujettes à l'impression du froid. Leur plante est le siége d'une transpiration qu'il faut bien se garder de contrarier. Souvent, chez les vieillards, les pieds sont frappés de mort avant le reste du corps : ainsi donc toutes les fois qu'une douce chaleur s'y fait ressentir, cela indique le cours libre, énergique et facile du fluide destiné à porter par-tout les élémens de la chaleur et de l'activité. *Pour peindre le contentement d'un homme*, dit avec raison M. Couhé, dans une thèse soutenue à la Faculté de médecine de Paris, *on dit qu'il a les pieds chauds* : cette expression est heureuse, car elle confond le bonheur et la santé, deux biens qui sont effectivement inséparables.

Quant au précepte de vivre en bête, il s'en faut bien qu'il doive être pris dans l'acception rigoureuse. Autant les travaux forcés de l'esprit sont préjudiciables à la santé du corps, autant l'inaction de cette noble partie de nous-mêmes, lorsqu'elle

est trop entière, devient nuisible à ceux qui sont accoutumés d'en faire usage. *L'ame est un feu qu'il faut nourrir, et qui s'éteint s'il ne s'augmente*, a dit un poète habile à orner la raison de tout l'éclat de l'imagination la plus brillante. (Voltaire.) Personne mieux que lui n'a suivi ce précepte ; il est mort octogénaire. On a remarqué que les gens de lettres poussoient ordinairement leur carrière jusqu'à un terme fort avancé. Entrez dans nos sociétés littéraires, vous les verrez peuplées de vieillards, quoique tous, comme Fontenelle, ne soient pas destinés à pousser leur carrière jusqu'à cent ans. La culture de l'esprit, loin de nuire à la santé, lui paroît donc favorable, lorsqu'elle est contenue dans de justes bornes. Bien plus, en déterminant sur les organes du corps une réaction modérée, elle sert à entretenir et à prolonger leur activité. On croit avoir observé que les vieillards s'éteignent plutôt dans la solitude. « Dans les grandes » sociétés, dit le D. Roussel, si les vieil-

» lards ne vivent pas plus long-temps, ils » y jouissent du moins plus long-temps » de leurs facultés. L'agitation générale » les soutient contre l'affaissement de la » caducité, comme si, dans ces sociétés, » les individus s'excitoient réciproque- » ment à vivre, et se servoient l'un à » l'autre de stimulant ».

A l'occasion du préjugé populaire, *vieux médecin et jeune chirurgien*, il me reste à examiner quels préjugés règnent parmi les malades relativement aux hommes dignes de leur confiance, et à jeter un coup-d'œil sur la pratique de l'art et son état actuel; c'est par-là que nous terminerons ce long chapitre des erreurs relatives aux maladies et à leur traitement; ceci en forme une partie essentielle.

Les mêmes hommes cultivèrent d'abord le champ entier de la médecine. Vers le milieu du douzième siècle, en 1165, le concile de Latran défendit toute opération sanglante aux ecclésiastiques, qui partageoient alors avec les Juifs, l'exercice de

la médecine dans l'Europe chrétienne. C'est à cette époque qu'il faut rapporter la véritable séparation de la médecine proprement dite et de la chirurgie. Celle-ci fut abandonnée aux laïcs, presque tous illétrés dans ces siècles de barbarie; néanmoins les prêtres conservèrent encore cette partie de l'art qui s'abstient de l'effusion du sang. Les chirurgiens se trouvèrent ensuite réunis aux barbiers par la plus indigne des associations; il n'y a pas long-temps encore que la plupart commençoient par un début humiliant l'exercice de la profession la plus libérale. Tirés presque tous d'une origine ignoble et privés des avantages d'une éducation soignée, ils étoient de beaucoup inférieurs au reste des médecins. La révolution française, qui, au milieu des malheurs dont elle a été la cause, a détruit plusieurs préjugés nuisibles, n'a pas laissé subsister celui-ci. En réunissant dans les mêmes écoles l'enseignement inséparable des deux parties d'une même science, elle a effacé toute

différence réelle entre les chirurgiens et les médecins proprement dits. Plusieurs maîtres de l'art nous offrent aujourd'hui l'exemple heureux de la réunion de ces deux branches qui se prêtent un mutuel appui. La partie chirurgicale sera néanmoins toujours refusée au plus grand nombre. Des études anatomiques plus approfondies, l'habileté de la main et une fermeté d'ame peu commune, rendent seules capables d'appliquer le fer et le feu au corps de l'homme pour obtenir la guérison des maux rebelles aux secours ordinaires. La pratique des opérations constitue essentiellement le chirurgien : elle suppose l'exercice de l'art dans les grands hôpitaux, et doit être par conséquent l'apanage exclusif d'un très-petit nombre d'hommes. Ceux que l'on désignoit jadis sous le nom de chirurgiens, se livroient entièrement à la médecine et à l'exercice de quelques petites opérations, comme la saignée et l'application des vésicatoires. Ils se trouvent aujourd'hui remplacés par

les officiers de santé (1), qui promettent de ne leur céder ni en nombre ni en ignorance.

---

(1) La création de cette nouvelle classe de médecins doit inévitablement enlever à cette profession tout son lustre. Ils ne peuvent, il est vrai, s'ingérer dans le traitement des maladies les plus graves ; mais comment assurer l'observation de cet article de la loi, et poser des bornes à une confiance aveugle ? Supprimer la classe des officiers de santé, élever au doctorat ceux qui s'en trouveroient dignes; interdire aux autres l'exercice d'un art qu'ils dégradent et qu'ils avilissent; tel est le vœu unanime des personnes qui s'intéressent à sa dignité. Plusieurs autres causes concourent encore à la diminuer : d'abord la multitude de ceux qui s'y livrent. Une foule profane inonde les parvis du temple où l'on encense le dieu d'Epidaure ; trop de facilités lui en aplanissent l'accès.

Le besoin d'un grand nombre d'hommes pour le service de santé aux armées, et l'institution des cours de médecine dans toutes les villes un peu considérables, doivent multiplier, à la longue, le nombre des guérisseurs à un point aussi humiliant pour l'art qu'effrayant pour l'humanité. De ces dernières institutions, qui s'essayent à usurper le nom d'écoles secondaires de médecine, sortira une foule de gens pourvus d'un demi-savoir, ausssi dangereux en médecine que l'ignorance la plus absolue.

L'excessive multiplication des sociétés de médecine

Pour le plus grand nombre des médecins, comme pour le peuple, dit avec raison Zimmermann, la médecine-pratique n'est autre chose que le bonheur de posséder une recette pour chaque incommodité. Aussi se montrent-ils plus jaloux de paroître en avoir un grand nombre que de discerner, ce qui est bien plus important et plus difficile, le véritable caractère de chaque maladie. En médecine,

---

me semble encore une des causes de sa dépréciation. On m'a assuré que Paris en comptoit jusqu'à huit, qui subsistent sous divers noms. Là s'établissent, s'accréditent et se propagent les doctrines les plus fausses; et les saines traditions seroient perdues sans retour, si les corporations enseignantes n'en conservoient fidèlement le dépôt précieux. Au sujet de ce nombre prodigieux des sociétés médicales, il s'est passé récemment un événement singulier. Quatre jeunes gens, ne manquant ni d'esprit ni de connoissances, et reçus docteurs, se réunirent chez l'un d'entre eux, et se constituant en société, s'expédièrent et se contresignèrent mutuellement d'authentiques diplômes; puis la société à laquelle ils avoient donné un nom assez imposant fut dissoute aussi-tôt que formée.

ce ne sont point les remèdes qui manquent; telle pharmacopée renferme plus de vingt mille recettes, où les charlatans vont chercher leurs remèdes prétendus nouveaux. Ce ne sont point, dis-je, les remèdes qu'il est difficile de trouver, mais l'art de les appliquer convenablement. Trop souvent les ordonnances de médecins étalent un luxe inutile de substances hétérogènes qui, dans leur action respective, détruisent réciproquement leurs vertus, et donnent naissance à des composés nouveaux dont l'effet est nécessairement différent de celui qu'on se proposoit d'obtenir. Les malades ont eux-mêmes contribué au succès de cette *polypharmacie*. La plupart ne se confient que dans les médicamens les plus composés. L'addition de quelque ingrédient bizarre, de quelque substance singulière, accroît toujours leur confiance. En médecine, comme en tout genre, le charlatanisme est fils de la crédulité, et les fripons naquirent des dupes. Cet abus a

fourni à Montaigne l'une de ses plaisanteries les plus piquantes contre les médecins: « Le choix, dit-il, de la pluspart de leurs » drogues est aucunement mystérieux et » divin; le pied gauche d'une tortue, » l'urine d'un lézart, la fiente d'un élé» phant, le foie d'une taupe, le sang tiré » de l'aile droite d'un pigeon blanc; et » pour nous autres coliqueux (tant ils » abusent dédaigneusement de notre mi» sère!), des crottes de rat pulvérisées, ou » telles autres singeries qui ont plus le » visage d'un enchantement que d'une » science solide ».

Ce penchant si naturel à l'homme de rechercher et d'admirer ce qu'il ne comprend pas, s'augmente toujours dans la foiblesse produite par la maladie. J'ai vu un savant épuisé par des excès de travaux et d'études, avaler tous les matins quelques gouttes de sang tirées avec une pointe d'épingle de la crête d'un coq que l'on forçoit à la course; il lui sembloit impossible qu'un tel moyen ne jouît pas

de quelque vertu surnaturelle pour le rétablissement de ses forces. C'est pour cette raison que tant de médicamens et de préparations sont désignés sous des noms si fastueux et si bizarres : *Catholiques doubles, catholiques simples, vin thébaïque, poudre des trois diables, poudre de joie, élixir de longue vie, grains de vie, grains de santé*, etc. comme si la vie et la santé étoient des substances matérielles susceptibles d'être partagées en petites parties.

Chargé plusieurs fois, ainsi que mes savans collègues professeurs à la faculté de médecine de Paris, de l'examen des remèdes secrets, j'ai vu constamment que les inventeurs de ces recettes les avoient puisés dans les livres de l'art, et les présentoient sans avoir employé la précaution, cependant si facile, d'en déguiser la composition. L'un d'eux prend des sels purgatifs bien connus, et de leur mélange fait un sel auquel il donne son nom, mixte qui, comme on le pense

bien, jouit encore de la vertu purgative; celui-ci associe certaines plantes dont les qualités sont dès long-temps appréciées, mais il prétend avoir remarqué qu'elles n'ont de vertu qu'autant qu'elles sont cueillies en certaine saison de l'année, et voilà en quoi sa précieuse découverte consiste; d'autres intentent des procès pour le débit exclusif d'un collyre pour les yeux, ou de tel autre médicament dont la recette existe depuis mille ans dans les livres des médecins arabes. Qui croiroit que chaque année la faculté de médecine de Paris, consultée par le ministre de l'intérieur, examine plusieurs centaines de ces découvertes et de ces secrets merveilleux que croyent fermement avoir trouvés *des militaires retirés du service*, *des maires de village*, *des personnes honnêtes et charitables habitant la campagne*, *des ecclésiastiques*, *des femmes pieuses*, et quelquefois même des médicastres qui, semblables au chevalier *Huon de Bordeaux*, dans l'*Obe-*

ron de Wieland, sont forts sur la foi, quoique foibles dans la doctrine? Il faut tout voir, tout examiner, ne repousser aucune découverte : voilà quelles sont les raisons banales avec lesquelles on excuse l'attention accordée à toutes ces inepties.

Il est pour les médecins dignes de ce nom, un fondement assuré de la réputation. Rien n'est capable d'y porter atteinte, lorsqu'elle repose sur ce fondement inébranlable : je veux parler du jugement de leurs *pairs*, de l'estime et de la considération de leurs confrères. Quoique l'envie et la mauvaise foi altèrent trop souvent les jugemens de cette nature, ils sont en général aussi justes qu'éclairés. Un accoucheur célèbre a été récemment exposé à l'attaque la plus scandaleuse; malgré la publicité de cette agression injuste, sa réputation, fondée sur un talent supérieur, n'en a reçu aucune atteinte. L'estime raisonnée de ses confrères a prévalu contre les menées de l'intrigue et

de l'ignorance. Ce seroit ici le lieu d'apprécier la vanité de ces réputations qui, nées d'un hasard heureux, tombent aussi par l'effet d'un événement funeste. Analogues aux succès de cotterie en littérature, ces réputations de société en médecine sont encore moins durables. On réussit à traiter des maladies légères, dont le malade crédule s'exagère la gravité, et l'on échoue dans une cure plus importante. C'est sur-tout au milieu de la tempête que le pilote habile se distingue du matelot. Faut-il livrer à la risée ces médecins aussi ignorans qu'ignorés, véritables commères qui, comme Gulliver raconte dans son voyage très-véridique à Lilliput, excellent à redire dans une maison ce qu'ils ont appris dans une autre? Ils nous rappellent que c'est à un médecin de Venise qu'on doit la première gazette.

Parmi les médecins, le plus savant est-il toujours le plus habile et le plus digne de la confiance? Il est pour nous

une qualité plus désirable et plus utile que la doctrine la plus profonde; je veux parler du *tact*, de cette qualité précieuse accordée ou refusée par la nature, qui est en médecine ce qu'est le goût en littérature. Elle tient à la sensibilité heureusement perfectionnée par l'éducation. Celui qui en jouit nous étonne par des aperçus prompts autant que fins et délicats, et par des déterminations aussi justes que rapides. Le médecin doué du tact, a seul dans le moment du danger ces inspirations heureuses, ou, pour nous servir de la sublime expression de Bossuet, ces *illuminations* soudaines qui lui révèlent ce qu'il faut faire et lui donnent l'assurance nécessaire pour frapper le coup décisif. Tandis que l'érudit, accablé sous le poids d'une science superflue, hésite et chancèle, incertain entre mille moyens qu'elle lui présente; celui-ci, moins savant, mais mieux savant, comme disoit Montaigne, démêle les circonstances essentielles, et sans donner trop d'attention aux phéno-

mènes accessoires, écueil ordinaire des érudits, voit le but et l'atteint avec certitude. L'érudit ne tue point le malade, comme le dit souvent un vulgaire injuste; mais il le laisse mourir au milieu de ses indécisions perpétuelles. Hésitant toujours, il combat partiellement les symptômes, et, comme on l'a dit, élague les branches, tandis que le tronc croît sans cesse avec le danger. L'union de l'érudition et du tact dans une juste proportion, est la chose la plus rare et la plus desirable dans l'exercice de notre art. Je connois un médecin qui réunit à un degré éminent ces deux avantages si précieux et si peu communs. Mais la vérité, pour lui, seroit suspecte d'adulation, et je m'abstiendrai de le nommer.

Sous le rapport du *tact*, les médecins français me paroissent supérieurs à ceux des autres nations. L'incontestable prééminence de la chirurgie française est universellement reconnue. La médecine proprement dite me semble jouir de la

même supériorité : peut-être moins érudits que les Allemands, les médecins français l'emportent sur eux dans la pratique. Tacticiens moins profonds que ceux d'Allemagne, nos militaires ont sur eux l'avantage, et suppléent par la valeur, par l'activité, la netteté du coup-d'œil, la rapidité des déterminations et la prestesse des mouvemens, à ce qui peut leur manquer dans la connoissance des règles. Je pense qu'il en est de même pour la médecine, science, sous ce rapport, plus analogue à l'art de la guerre qu'on ne le pense communément. Toutefois le temps n'est point éloigné où parler un mauvais français, *germaniser*, étoit à Paris, pour un médecin, un moyen presqu'infaillible de réussir.

Je remarquerai à ce sujet que les Allemands, d'ailleurs si froids et si réfléchis dans le calcul de leurs intérêts privés, sont peut-être le peuple du monde le plus susceptible de séduction, d'entraînement et d'enthousiasme. Les médecins de cette

nation sont aujourd'hui partagés entre la doctrine de Brown et celle des nouveaux chimistes. La plupart des médecins systématiques, tels que Vanhelmont, Sthal, Hoffmann, écrivoient en Allemagne. On peut ajouter encore que de ce pays-là nous viennent en plus grand nombre les folies qui déshonorent la raison humaine. En Allemagne ont pris naissance les réunions mystérieuses des francs-maçons, des roses-croix et des illuminés. La fureur de dogmatiser y a produit le plus grand nombre des sectes qui divisent la religion chrétienne. Depuis les Monades de Leibnitz, l'Allemagne a vu éclore et tomber un nombre infini de théories métaphysiques. Wolf, Swedenborg et Kant naguère, ont successivement gouverné leurs philosophes. Les recherches physiognonomiques de Lavater y ont été généralement accueillies; et tandis que chez nous les gens du monde seuls se passionnent pour de prétendues découvertes que les savans reçoivent avec

dédain, toute l'Allemagne prend feu, des partis se forment, des disputes polémiques s'engagent et donnent naissance à des milliers de volumes débités chaque année à la foire de Leipsick, théâtre ordinaire de ces sortes de combats.

Cette disposition si remarquable des esprits chez les médecins et chez les savans d'Allemagne, semble tenir au climat. Elle est au reste fort ancienne; Tacite, écrivant sur les mœurs des Germains, nous apprend que ces peuples croient aux auspices et aux divinations plus que nation au monde. *Auspicia sortesque ut qui maximè observant.* Les Italiens (1), comme

(1) C'est sur-tout en médecine que les savans d'Italie méritent notre reconnoissance; l'anatomie, la chirurgie, en un mot, toutes les parties des sciences médicales y étoient déjà cultivées avec succès, que nous étions encore couverts des ténèbres les plus épaisses de la barbarie. Les médecins italiens, de nos jours, semblent avoir hérité des talens de leurs prédécesseurs, et en soutiennent dignement la gloire. Je me contenterai de citer MM. Moscati, Scarpa, Mascagni, et M. Corona, si connu par la profon-

nos aînés, et les Anglais, nos vrais émules, me paroissent de beaucoup supérieurs dans toutes les parties des sciences, des arts et de la littérature.

C'est ici le lieu de blâmer hautement les pratiques exclusives. Rien n'est plus commun que de rencontrer des médecins qui appliquent le même remède à tous les maux, en sorte qu'on peut annoncer d'avance quels moyens ils conseilleront à ceux qui réclament leurs secours : celui-ci administrera infailliblement un vomitif; rien ne sauvera du vésicatoire le malade qui a appelé son confrère; celui-là n'a de foi qu'en la saignée, il a fait verser à lui seul, autant de sang qu'un roi dévoré de la soif des conquêtes, et ses ordonnances, semblables aux lois de Dracon, sont écrites en traits de sang. Du reste, il meurt lui-même victime de sa méthode; atteint d'une indisposition lé-

---

deur, l'étendue et la variété de son érudition dans tous les genres.

gère, il s'épuise par de fréquentes saignées, et devient sérieusement malade. Rien n'accuse autant les bornes de l'esprit et la petitesse des vues. C'est ressembler au charlatan ignare, dont le remède convient, dit-il, aux fractures comme à la fièvre, aux fluxions de poitrine comme au mal de dents. Appelé en consultation auprès d'un malade, j'y rencontrai un vieux médecin, ennemi déclaré des purgatifs; le besoin en étoit néanmoins évident. J'osai proposer une purgation légère. « Allez, allez, me dit mon homme asservi » à son ridicule usage; quarante années » de pratique m'ont appris ce qu'il faut » penser de ces fariboles ». Si quelque chose pouvoit l'excuser, c'est peut-être l'énorme abus que l'on a fait de cette espèce de secours. Du temps de Molière, la médecine consistoit principalement dans leur usage. Chirac, médecin du régent, donnoit le précepte rigoureux de purger au moins de deux jours l'un; cette pratique avoit tellement prévalu à Paris, que

l'on en observe encore l'influence : le peuple ne se croit bien guéri qu'après avoir achevé le traitement d'une maladie par deux purgations. A-t-on omis de se conformer à l'usage, il ne manque pas d'attribuer à cet oubli tous les maux qu'il éprouve par la suite. Bien plus, le mot générique de *remède* a été transporté de la classe à l'individu ; il est reçu pour désigner un des moyens d'entretenir la liberté du ventre. Philippe Hecquet, le même que l'on soupçonne Le Sage d'avoir pris pour l'original du portrait de San-Grado, a cependant écrit un livre (1) contre l'abus des purgations.

---

(1) *De purgandâ medicinâ a curarum sordibus.*

On jugera par l'anecdote suivante, tirée des Mémoires de madame de Staal, du ridicule excès auquel cette pratique étoit portée sous la régence. « Le comte » de L. se faisoit administrer deux lavemens par » jour. Le régent, qui entroit dans les derniers dé- » tails de ce qui nous concernoit, examinant les » Mémoires de notre pharmacie avec ses ministres ; » l'abbé Dubois se récria sur cette quantité de lave- » mens. Le duc d'Orléans lui dit : Abbé, puisqu'ils

Les médecins qui prétendent reconnoître les maladies par l'examen des urines, ou l'étude du pouls, sans s'aider, pour en établir le diagnostic, de tous les signes par lesquels elles se manifestent, de toutes les circonstances dont elles s'accompagnent, ne se trompent pas moins que ceux qui, pour leur traitement, sont voués, comme nous venons de le dire, à des pratiques exclusives.

L'état des urines, le nuage qui se forme dans ce liquide et qui se trouve à la surface, au milieu ou dans le fond du vase dans lequel on le reçoit, suivant qu'une maladie aiguë est à son commencement, dans son milieu ou vers sa fin, ne peut point caractériser l'espèce de la maladie; ce n'est qu'un élément du diagnostic. Il en est de même du pouls. Fort ou foible, régulier ou irrégulier, intermittent ou inégal, il n'indiquera

---

» n'ont que ce divertissement-là, ne le leur ôtons
» pas ».

jamais que l'une des circonstances de la maladie. Il faut, pour la reconnoître, embrasser dans son examen l'ensemble des phénomènes, et ne point croire qu'un signe isolé puisse être absolument caractéristique. Tout, dans ce monde, est taillé à facettes, a dit une femme de beaucoup d'esprit, et l'on juge des choses d'autant mieux que, sans se borner à l'examen de la facette par laquelle on les aperçoit d'abord, on les retourne en tous sens et on les étudie sous toutes leurs formes. Le vice général de nos systêmes scientifiques tient à ce que leurs auteurs n'ont envisagé les objets dont ils s'occupent, que sous un seul de leurs rapports; de quelque importance qu'il puisse être, sa considération sera toujours insuffisante. C'est ainsi qu'en Botanique, nous avons vu successivement le systême de Tournefort établi d'après la forme des fleurs, celui Linné d'après l'état des parties sexuelles, puis ceux de Jussieu et de MM. de Lamarck et Desfontaines, plus

rapprochés de la nature, en ce qu'ils ont adopté des rapports plus nombreux pour base de leurs divisions, et que dans les classes qu'ils ont établies, les plantes se trouvent rapprochées d'après leurs parties communes, les analogies qui existent entre leurs fleurs, leurs fruits, leurs feuilles, leur tronc et leurs racines.

Il paroît qu'Hippocrate attachoit peu d'intérêt à l'étude du pouls dans l'examen des maladies. Galien donna dans l'excès opposé, et prétendit que le pouls seul suffisoit pour faire reconnoître dans une maladie quelle est la partie affectée, quel est l'état du malade, et ce qu'il faut craindre ou espérer. De nos jours, des médecins ne donnent leur attention qu'à l'état de force ou de foiblesse des malades; d'autres n'accordent de l'importance qu'à l'état de la langue et de l'estomac. Cependant aucune de ces circonstances ne doit être négligée, mais toutes sont nécessaires pour servir de base à un jugement certain.

Toutefois il sera long-temps impossible de persuader au peuple de ne pas croire aux *médecins d'urine*, comme il les appelle, et de ne point accorder sa confiance à ceux qui abusent ainsi de sa crédulité. On voit bien, en ce moment, des gens de toute espèce avec empressement consulter des sorciers; et les diseurs de bonne aventure n'ont jamais joui d'une plus grande faveur.

On raconte qu'un hôpital, confié durant un espace de trente années, à deux médecins, dont la pratique exclusive étoit différente, présenta chaque année la même mortalité. Cela prouve que leur pratique étoit également mauvaise; et peu importe à l'humanité, que l'un commît des assassinats en ordonnant la saignée mal-à-propos, et l'autre des empoisonnemens avec l'émétique administré sans indication.

Ces avis corrigeront difficilement ceux auxquels ils s'adressent. Un homme assez bien élevé, s'étoit fait charlatan, et avoit

dressé ses tréteaux dans une des rues les plus fréquentées de Londres. Il avoit calculé sur la foiblesse et la crédulité humaine, et jamais spéculation ne fut plus heureuse. Le célèbre Mead, affligé qu'une personne douée d'une certaine intelligence, et capable de démêler le vrai, se prostituât à un tel métier, lui conseilla un jour de l'abandonner. « Combien pensez-vous » qu'il passe d'hommes par jour dans » la rue d'Hannoversquare, lui dit l'em» pirique? — Vingt mille, répond le doc» teur. — A quelle quantité estimez-vous » le nombre de ceux qui jouissent d'un » sens droit et d'un jugement sûr..... »? Cinq cents. La proportion est évidemment trop forte.....; cent, le nombre est encore exagéré; ils convinrent d'un commun accord qu'en les évaluant à dix (1), ils ne

(1) Apparemment qu'il est à Londres plus de gens sensés qu'à Athènes, où Diogène étant sorti et parcourant la place publique en plein midi, une lanterne à la main, pour chercher *un homme*, rentra seul en son logis.

s'éloignoient pas beaucoup de la vérité. Laissez-moi, dit alors le charlatan, lever sur les dix-neuf mille neuf cent quatre-vingt-dix le tribut qu'ils me doivent; je ne m'oppose point à ce que les dix autres vous accordent une confiance certainement bien méritée.

Ce qui assurera toujours parmi les hommes, une grande faveur aux injures et aux sarcasmes prodigués à la médecine, ce n'est pas la vanité de ses promesses, si souvent déçues, comme on l'a avancé, mais selon moi, un effet de l'amour-propre, ce Protée que l'on rencontre partout, et sous mille formes diverses, quand on veut scruter les causes déterminantes de nos actions. L'homme se venge de l'espèce d'empire que la médecine exerce sur lui. Sain et sauf, il donne des coups de pied à l'idole qu'il encensoit durant la maladie. Cet art a en effet quelque chose de tyrannique. Ni la jeunesse, ni la fortune, ni l'esprit, ni le rang, ni la beauté, ne peuvent se soustraire à sa domination, et le

potentat, comme l'esclave, sont forcés à chaque instant de s'y soumettre. Louis XV, lisant une consultation de ses médecins, répétoit à voix basse, et murmuroit entre ses dents, d'un air peu satisfait, les locutions usitées : *on fera, on prendra, on se gardera, on s'abstiendra ;* ses ministres et ses généraux n'avoient point coutume d'employer avec lui ces formules impératives.

Les sarcasmes et les brocards sans nombre, dont la médecine fut de tout temps accablée, lui ont été presque tous lancés par des malades incurables, qui, dans leur humeur injuste et chagrine s'en prenoient à la médecine des torts de la nature ; celle-ci, dans quelques cas, comme l'a très-judicieusement observé M. Corvisart, nous traite véritablement en marâtre. Montaigne étoit valétudinaire ; Molière tourmenté par une mélancolie habituelle et par un crachement de sang qui finit par lui être fatal : de-là ils ont tiré ce fonds intarissable de plaisanteries, excellentes

sous leur plume ; les répéter jusqu'à la nausée, c'est, si l'on veut, faire preuve de mémoire, mais non de bon goût et d'esprit. J. J. Rousseau étoit en proie à des douleurs continuelles de vessie. Ce dernier se repentit néanmoins vers la fin de sa vie, de toutes ses déclamations contre une des professions les plus utiles à l'humanité. « Il me dit un jour, dit M. Ber-» nardin-de-Saint-Pierre (1), si je faisois

---

(1) Etudes de la Nature, tome 4.

Il n'y a pas de livre mieux écrit et qui renferme un plus grand nombre d'erreurs en médecine et en histoire naturelle. J'en avois entrepris la réfutation, lorsque je m'aperçus que je ne saurois jamais atteindre à ce charme inimitable du style qui lui assurera toujours un si grand nombre de lecteurs, et qu'il m'étoit impossible de revêtir la vérité des ornemens agréables dont M. Bernardin-de-Saint-Pierre savoit si bien parer l'erreur et l'embellir. Les erreurs en morale spéculative et pratique ne se rencontrent pas moins fréquemment dans son ouvrage. L'auteur prétend que l'attrait qui pousse l'un vers l'autre deux individus de sexe différent, naît sur-tout de la loi des contrastes, et que les différences entr'eux sont le plus puissant moyen de rapprochement. La thèse opposée me semble bien plus probable. En effet, il arrive sou-

» une nouvelle édition de mes ouvrages, » j'adoucirois ce que j'y ai écrit sur les » médecins; il n'y a pas d'état qui de- » mande autant d'étude que le leur; par » tout pays, ce sont les hommes les plus » véritablement savans ». A cet hommage d'autant plus flatteur, qu'il a été rendu dans le secret de l'intimité, je ne saurois rien ajouter de plus concluant, et sur-tout qui fût moins suspect de partialité.

---

vent, non dans les mariages nombreux que font l'intérêt, l'ambition, l'avarice, la vanité et autres passions mal déguisées sous le nom de convenances, mais dans ceux malheureusement trop rares auxquels l'inclination mutuelle préside encore, que vous êtes frappé de la ressemblance entre les deux époux. Qui n'en connoît plusieurs entre lesquels règne comme un air de famille et de fraternité? J'en trouve la cause dans un de nos sentimens naturels dont la puissance et la force ne sauroient m'être contestées; c'est celui de l'amour-propre : habitués à nous trouver le mieux du monde, nous voyons avec prédilection les mêmes traits sur d'autres visages; et la ressemblance physique, autant que celle des sentimens et des pensées, a produit un plus grand nombre d'unions qu'on ne le croit communément.

PARADOXES (1).

Il paroîtra singulier sans doute de rencontrer des paradoxes à la fin d'un livre consacré à détruire des erreurs; mais heureusement ceux-ci n'intéressent en aucune manière, ni la vie ni la santé des hommes. Ils concernent la littérature, et sont de pure spéculation. Au défaut d'autre mérite le lecteur y trouvera peut-être l'attrait toujours piquant de la nouveauté.

C'est une chose bien digne de remarque, et à l'examen de laquelle on n'a point encore apporté l'attention convenable :

---

(1) Je prends ici le terme paradoxe dans l'acception de *vérité susceptible d'être contestée*, et qui, nouvelle, n'a encore reçu aucune espèce de sanction. Paradoxe, suivant son étymologie, signifie en effet, chose contre l'opinion commune. Il dérive de παρὰ, *contre*, et de δόξα, *opinion*. Cicéron a écrit sous le titre de *Paradoxa* un livre sur la philosophie du Portique.

chaque auteur comique n'a excellé que dans la peinture de son propre caractère. Regnard a fait du *Joueur* son chef-d'œuvre; Piron a peint le *métromane* avec des couleurs que lui seul pouvoit fournir; Destouches a exprimé dans *le Glorieux* la hauteur de son caractère plein d'orgueil. Tout le monde se rappelle l'excellente épigramme de Voltaire sur la préface de cette pièce où Destouches révéloit trop indiscrètement tous les secrets de son amour-propre.

Cet auteur dans sa comédie
A peint, dit-on, le Glorieux;
Pour moi, je pense, quoi qu'on die,
Que sa préface le peint mieux.

L'Optimiste est une des meilleures pièces du bon et facile Colin-d'Harleville. On m'opposera, il est vrai, le plus illustre de nos comiques, Molière, qui a peint une extrême diversité de caractères avec tant de naturel et de vérité; mais outre qu'une exception confirme la règle, au

lieu de la détruire, et que le génie n'en connoît pas, il en est le créateur : examinons quel étoit le caractère de cet auteur inimitable. Molière, profondément mélancolique, se trouvoit naturellement appelé à nous peindre le misanthrope et le tartuffe : une union mal assortie empoisonna son existence des tourmens ridicules de la jalousie qu'il a si souvent jouée sur le théâtre. Il étoit fréquemment malade et atteint d'un crachement de sang mortel. Voilà, ce me semble, la source de ses émotions habituelles ; voilà ce qui le ramenoit sans cesse aux médecins ignorans, ainsi qu'aux maris trompés et jaloux.

On s'est étonné que Voltaire, dans l'extrême variété de ses talens, n'ait pas fait une bonne comédie. Cet homme prodigieux ne manquoit cependant ni d'esprit, ni d'art, ni de génie. S'il eût essayé de peindre un homme éminemment doué de ces dons précieux, irascible et mobile à l'excès, passant sa vie dans la société des grands, habitué à prendre avec eux cet

excellent ton d'une familiarité décente, où l'on aperçoit néanmoins que la supériorité de l'esprit n'est jamais éclipsée par celle de la fortune, et qu'il est impossible aux hommes supérieurs de l'ignorer ou de l'oublier tout-à-fait, sans doute Voltaire eût produit un chef-d'œuvre.

Se prendre soi-même pour modèle, lorsqu'on a une physionomie originale et décidée, voilà, sans doute, le secret de nos meilleurs peintres comiques.

Je rends graces aux dieux, disoit Platon, de m'avoir fait naître Grec et non Barbare; dans l'Attique plutôt que dans tout autre Etat de la Grèce; à Athènes plutôt que dans une autre partie de l'Attique.

Celui qui écrit dans une langue immortalisée par tant de chef-d'œuvres, travaillée, cultivée, perfectionnée par les efforts d'une foule d'excellens écrivains, leur doit la même reconnaissance. Les langues, comme l'a parfaitement démontré

Condillac, nous sont aussi nécessaires pour avoir des idées que pour les exprimer, pour penser, que pour parler et pour écrire. Le peuple qui parle la langue la mieux faite, l'emportera bientôt inévitablement en esprit, en industrie, en lumières sur ses voisins privés d'un avantage si précieux, et leur devenant supérieur dans toutes les sciences et dans tous les arts, dans les arts de la guerre comme dans ceux de la paix, il finira par se montrer conquérant. Les Grecs, arrivés au plus haut point de civilisation, conquirent l'immense empire des Perses; les Romains, dont la langue est, après celle des Grecs, la plus favorable aux progrès de l'esprit, ainsi qu'à la culture de la raison, soumirent le monde connu de leur temps. La langue française avoit envahi l'Europe, avant que les Français, conduits par le plus illustre des capitaines, l'eussent vaincue par la force des armes.

Il est vrai que Mahomet, Attila, Gengis-Kan et tant d'autres conquérans

féroces et barbares, n'ont point dû leurs immenses conquêtes aux lumières de leurs peuples et aux progrès de leur langage. Mais pour être certaine la cause dont nous parlons n'est point unique. Plusieurs autres décident de la supériorité d'une nation et la rendent conquérante. On ne manquera pas de dire qu'en ceci, je prends l'effet pour la cause, et que ce sont bien plutôt les conquêtes qui répandent la langue d'un peuple dans tous les pays envahis par ses armées ; rien n'est plus vrai, l'effet devient cause à son tour, sans rien ôter à la vérité de notre opinion.

Pourquoi notre littérature, si riche et si féconde en mémoires particuliers pour servir à l'histoire, ne compte-t-elle, à proprement parler, aucun historien ? En effet, mettant de côté, le tableau systématique auquel Bossuet a donné le nom de Discours sur l'Histoire universelle ; le sublime ouvrage de Montesquieu sur les causes de la grandeur et de la décadence

des Romains, et l'Essai sur les Mœurs, où Voltaire avoue lui-même qu'il n'a considéré les objets que sous leur aspect ridicule, nous ne pouvons voir dans toutes nos prétendues histoires que des gazettes plus ou moins élégantes et fidelles.

Ammien Marcellin avoit dit des Gaulois nos ancêtres, que c'étoit une *nation prodigieusement vaine* (1); c'est de-là que nous vient la disposition et le talent d'écrire des mémoires particuliers, où chaque auteur ne manque jamais de se faire le héros de sa propre histoire. L'esprit et la légèreté qui nous caractérisent sont bien loin de la gravité et de la dignité nécessaires à l'historien.

On doit espérer que les prodiges dont nous sommes témoins, produiront quelque talent digne de les raconter; et, comme la verve satyrique de Juvénal naquit de l'indignation que lui causoient les

(1) Les Espagnols sont vains, mais d'une autre manière,
La sotte vanité fait notre caractère.

LA FONTAINE.

mœurs de Rome, arrivée au dernier terme de perversité et de corruption, le talent de l'historien doit naître, infailliblement, de l'étonnant spectacle qui se déploie à nos regards surpris. La seule chose peut-être contre laquelle celui qui ne sentira pas ses forces au-dessous de cette tâche immortelle, doive se tenir en garde, c'est l'admiration outrée et l'enthousiasme aveugle, qui ne feroient de lui qu'un stérile panégyriste. Au terme où l'esprit humain est arrivé, il me semble que, pour apprécier sainement les faits historiques, juger convenablement les revers et les succès, les hommes et les choses, il faut que l'historien soit philosophe, c'est-à-dire, qu'il joigne constamment à la peinture animée et fidelle des événemens, des jugemens dictés par les lumières éternelles de la raison et les imprescriptibles loix de la morale.

Le dix-neuvième siècle commence, en littérature, sous les auspices les plus

déplorables. On ne voit par-tout qu'écrivains acharnés à décrier le siècle précédent, sous le faux prétexte de défendre la gloire du dix-septième siècle, qui n'a aucun besoin de semblables défenseurs. C'est en professant une admiration bien sentie pour les écrivains du siècle de Louis XIV, que ceux du dix-huitième sont devenus dignes de leur être comparés. Montesquieu, Buffon, Voltaire, et après eux, J. J. Rousseau, Condillac, d'Alembert, et vingt autres qui ne sont pas indignes de leur être associés, balancent la supériorité qu'ils ont généreusement accordée à leurs prédécesseurs. Je viens de parcourir un tableau littéraire du dix-huitième siècle, attribué à M. de Barente. Il prétend que tel écrivain manque de *mesure*, tel autre de *convenance*; qu'entend par-là cet auteur? Qu'il s'explique nettement. Veut-il chasser le dieu du goût de son temple, pour y placer ces monotones et froides idoles? Ce sont des hérésies en littérature. Je ne vois qu'un seul genre

dans lequel nous soyons incontestablement devenus supérieurs à nos devanciers, et c'est dans celui d'écrire des gazettes.

FIN.

TABLE ANALYTIQUE
DES MATIÈRES
CONTENUES DANS CET OUVRAGE.

INTRODUCTION.

PARTIE PREMIÈRE.

Erreurs communes dans l'éducation physique dès enfans.

PARTIE DEUXIÈME.

Erreurs relatives à la conservation de la santé.

PARTIE TROISIÈME.

Des Erreurs relatives aux maladies.

FIN DE LA TABLE.

